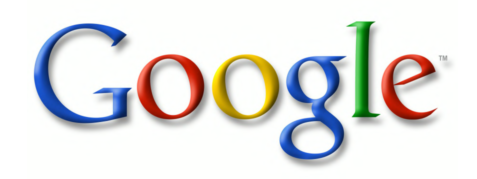
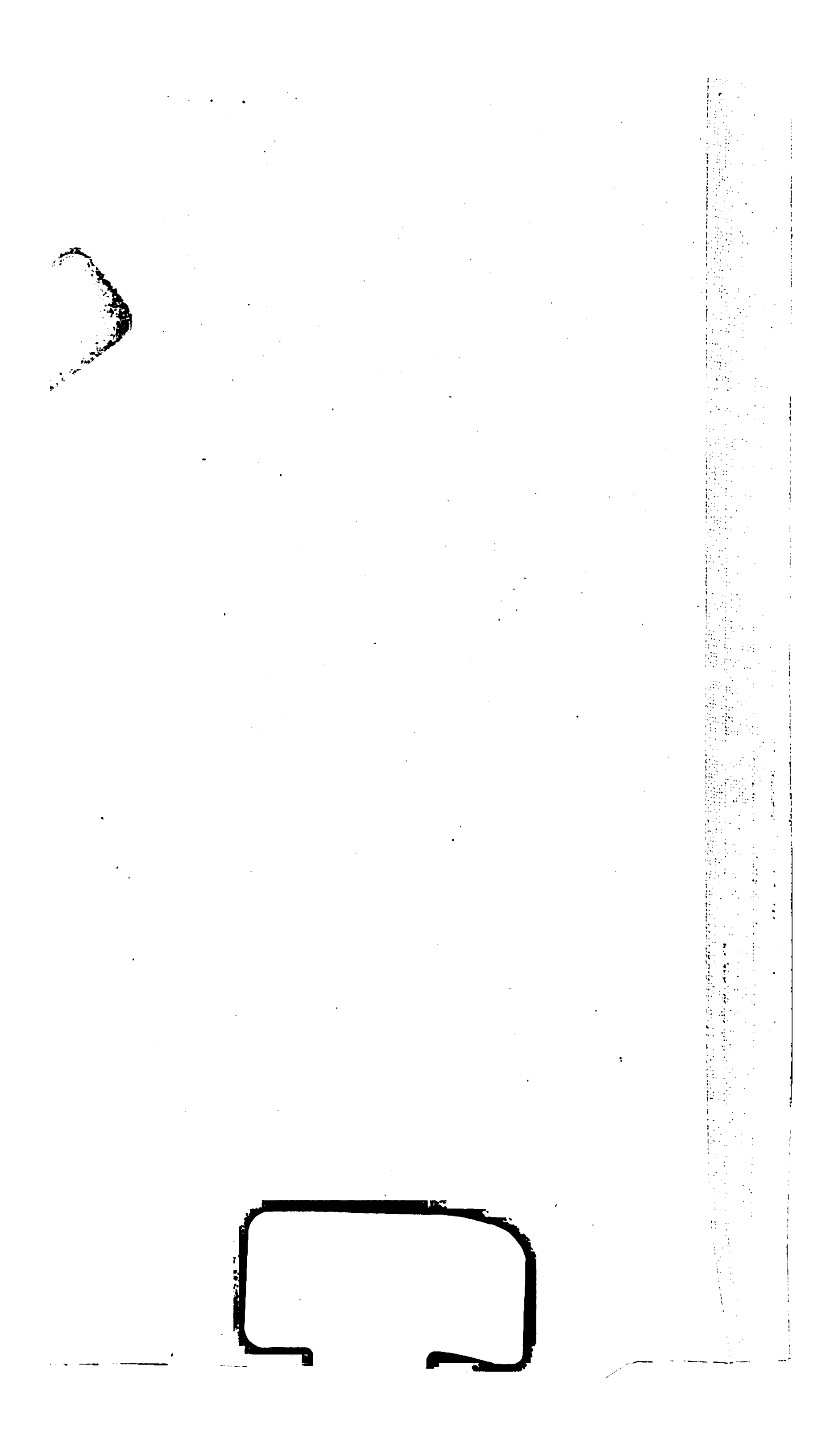



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06817888 2





Mr. Caussin Directeur de la r-
gie aux tabacs, Barrière du Roule.

LES

NEUF LIVRES.

LES

NEUF LIVRES,

SUIVIS DE LA

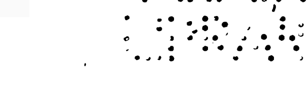
THÉORIE DE L'ENVAHISSEMENT,

ET

D'UN APERÇU GÉNÉRAL

DE LA THÉORIE DES FORMES SOCIALES.





PARIS,

LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés, n.° 1;

GARNERY, Libraire, rue de Seine, n.° 6.

1809.

AVIS AU LECTEUR.

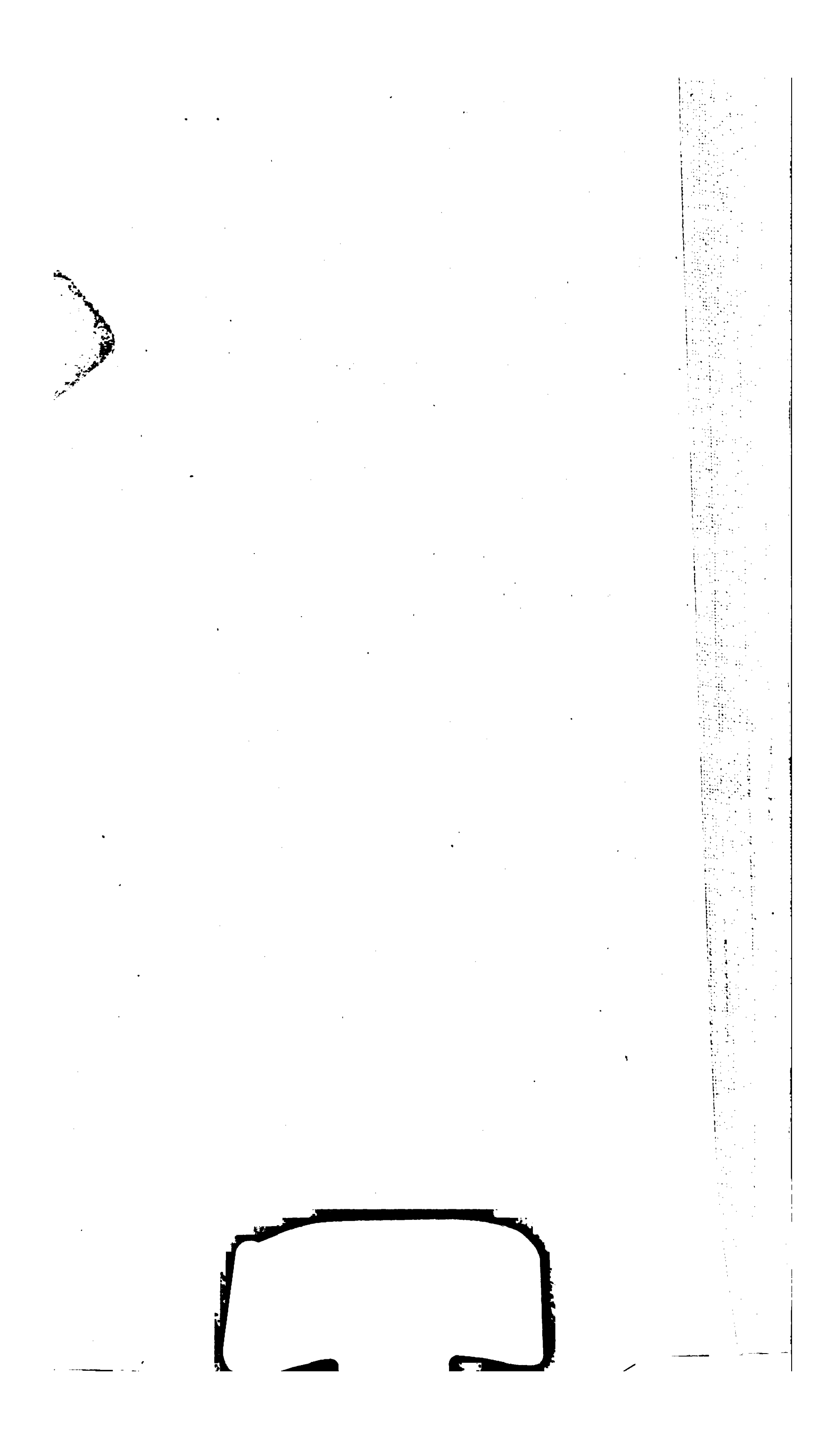
Les personnes qui aiment à procéder du général au particulier, liront ce Livre dans l'ordre où je le présente, qui est celui que je préfère; celles qui aiment à procéder du particulier au général, commenceront par les cinq derniers livres, et reviendront ensuite aux quatre premiers; enfin celles qui veulent d'abord entrer dans la pensée de l'Auteur, par les pensées qu'elles ont en commun avec lui, commenceront par celui des livres qui traite des choses dont elles s'occupent plus spécialement, et suivront la lecture des autres d'après l'ordre de leurs affections; car

cet Ouvrage n'étant qu'une même pensée considérée sous différens aspects, l'ordre dans lequel il faut le lire n'est pas bien rigoureux.

Quant aux personnes qui trouveroient ce Livre obscur, de telle manière qu'elles aient entrepris de le lire, je les prie cependant de ne pas le rejeter avec trop de précipitation; car j'ose leur assurer que, si elles venoient à en saisir la clef, elles en tireroient tout au moins cette satisfaction que procure une grande conséquence dans les idées, et elles seroient peut-être surprises ensuite elles-mêmes d'obtenir, sans peine, cette satisfaction, au moyen de cette clef, encore qu'elles eussent auparavant

regardé cet Ouvrage comme très-obscur, car plusieurs l'ont déjà trouvé tel, et cependant ont changé d'avis dans un temps fort court, et pour des raisons que je ne puis assigner, qu'en disant qu'il leur échappoit probablement une idée intermédiaire destinée à faire voir l'ensemble d'un seul coup-d'œil; or, cette vue a été si claire dans ces personnes que je cite, qu'elles auroient pu refaire le Livre en entier, sans en continuer la lecture.

Voilà ce dont j'avois à prévenir le lecteur : qu'il me permette d'ajouter un mot sur l'origine de la pensée que je lui présente dans cet Ouvrage.





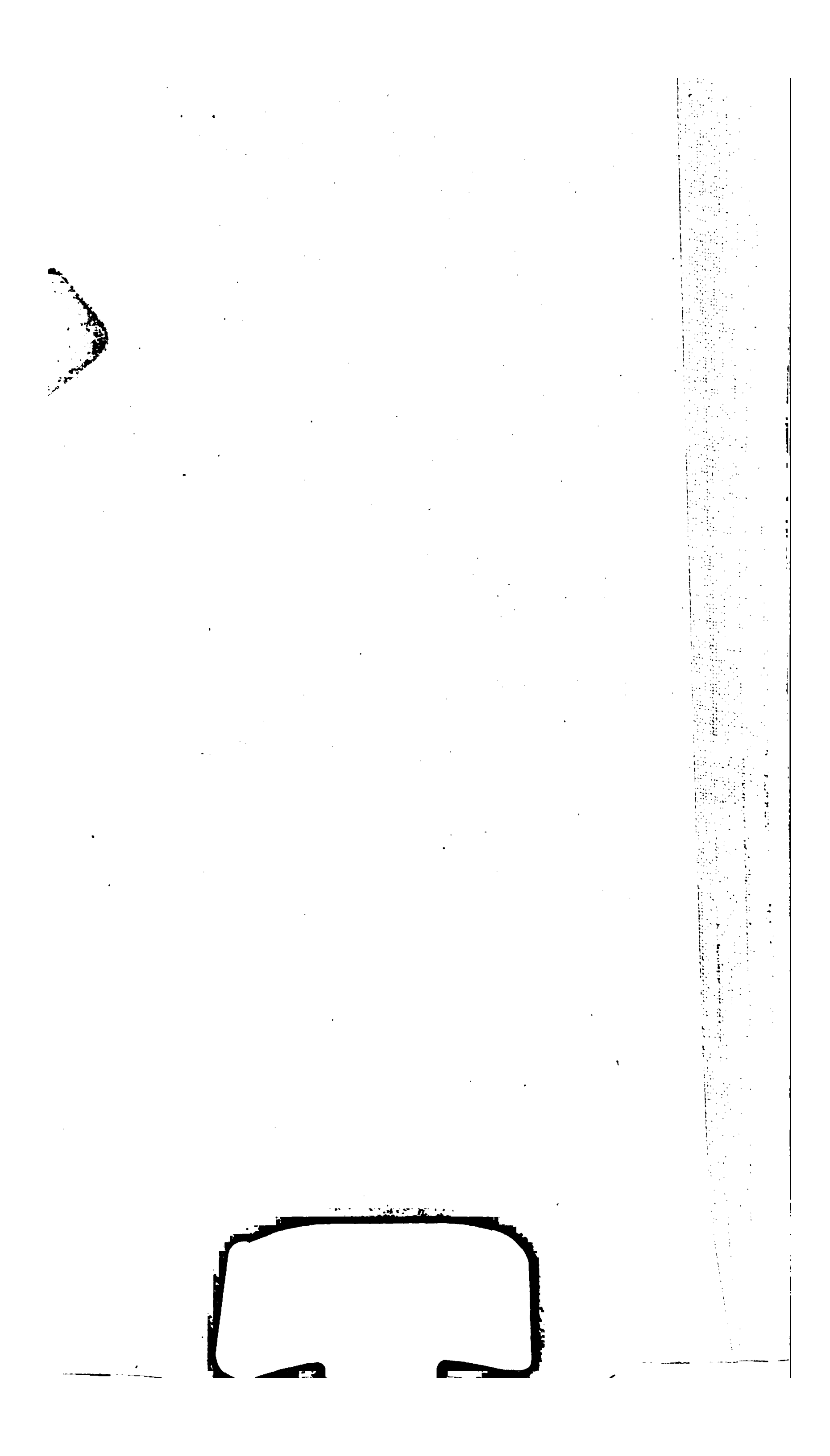
Mr. Caussin Directeur de la Ré-
gie aux [illegible], Barrière du Roule.

LES

NEUF LIVRES.

(Coëssin)

ZAE





Mr. Caussin Directeur de la ré-
gie aux trois barrière du Roule.

LES

NEUF LIVRES.

(Coërsin)

IV.e

J'ai vu, à travers toutes ces tendances, se présenter des obstacles insurmontables, et j'ai pu assigner la limite des efforts de chaque espèce; j'ai même pu assigner la limite des efforts de beaucoup d'individus de ma propre espèce.

V.e

J'ai frémi en voyant ces limites qui confondoient mon orgueil : puis, considérant combien elles étoient différentes dans chaque espèce et dans chaque individu de la même espèce, j'ai conçu l'origine de la puissance des êtres les uns sur les autres.

VI.e

J'ai vu des êtres puissans croire à leur perfection indéfinie, et s'en énorgueillir *; mais j'ai vu, d'un autre côté, un spectacle bien plus imposant par son immensité, la totalité des individus et la totalité de ces individus collectifs qu'on nomme espèces, vieillir; et je me suis dit : *nul être ne se perfectionnera indéfiniment.*

---

* Condorcet et quelques philosophes de la même époque.

VII.e

J'ai vu la foule des raisonneurs admettre des dieux de convention, comme pour se donner un frein à elle-même, et j'ai ri de cette vaine pensée que l'on décore du nom de déisme.

VIII.e

J'ai vu les érudits, les savans du monde chercher l'origine des religions dans les astres, dans de vaines superstitions recueillies par des imposteurs; mais j'ai bientôt conçu que ce n'étoit point là le langage du sage.

IX.e

J'ai donc quitté les vaines combinaisons, les vaines explications, et j'ai étudié de nouveau la créature, parce qu'elle révèle celui dont elle est l'ouvrage, quand on la considère de bonne-foi.

X.e

J'ai vu que les espèces supérieures avoient des facultés communes avec les espèces infé-

rieures, et je me suis dit : voilà un grand aveuglement dans ces espèces supérieures, lorsqu'elles n'exercent que les facultés qu'elles ont en commun avec les espèces inférieures ; elles se ravalent d'elles-mêmes ; d'elles-mêmes elles déposent le sceptre qui étoit dans leurs mains.

XI.

J'ai vu, par un prestige non moins étrange, dans des espèces supérieures, des individus trop épris d'eux-mêmes, mépriser tout ce qu'ils avoient de commun avec les autres êtres, et, par un effort incroyable, ne vouloir vivre que par les facultés qui leur appartenoient exclusivement *; et persuadé qu'une telle conduite ameneroit l'anéantissement de l'espèce même à laquelle ils appartenoient, j'ai blâmé, en l'admirant, cette séparation trop rigoureuse.

XII.

J'ai vu, en considérant un individu isolé d'une espèce quelconque, que ses plus hautes facultés, ses facultés les plus nobles ne se développoient que dans sa plus grande virilité, ou au moins ne se développoient que les der-

* Quelques Ordres religieux, les Anachorètes, etc., etc.

nières : j'ai vu la même chose dans des réunions d'individus, en considérant ces réunions comme des individus isolés, et j'ai conçu que la jeunesse étoit d'autant plus longue, qu'un être avoit un plus grand nombre de perceptions à acquérir.

XIII.e

J'ai vu, dans une même espèce, des individus très-jeunes entièrement développés, et j'en ai vu d'autres jeunes encore, quoique dans la plus extrême vieillesse ; mais ces phénomènes n'arrivent que dans les espèces dont le monde extérieur est très-étendu.

XIV.e

J'ai conçu que la faculté de percevoir étoit une, et j'ai rejeté le polythéisme qui fait un Dieu de chacune de nos relations avec le monde extérieur : car j'ai vu, dans l'organe seul, la cause de la supériorité et de l'infériorité, et je n'ai point admis que l'organe pût altérer la Nature divine, mais seulement gêner le développement ou l'exercice de sa puissance. J'ai vu aussi, dans cet état de gêne, la cause de l'existence de tous les êtres.

XV.°

Je me suis senti bien petit, bien limité, lorsque j'ai conçu que la créature seule pouvoit me révéler le Créateur.

XVI.°

Je ne doute plus, depuis bien long-temps, que tous les individus d'une même espèce n'aient le même nombre d'organes, et que ce ne soit ce même nombre d'organes qui caractérise essentiellement chaque espèce; mais il s'en faut bien que tous les individus aient les mêmes organes également développés.

XVII.°

C'est dans ce point de vue qu'il faut se placer pour découvrir les différences qui existent dans les formes sociales.

XVIII.°

A l'époque du polythéisme, correspondent des formes sociales médiocres et généralement envahissantes; le déisme a ébranlé toutes ces

formes sociales ; mais le déisme médité, qui conduit au mystère de la Trinité, au mystère de l'Incarnation, etc., etc., les a frappées de mort, et a amené la meilleure forme sociale dont l'espèce humaine soit susceptible.

XIX.e

La religion catholique peut être regardée comme le déisme médité, puisque le verbe étoit dans tous les hommes et que les hommes ne l'ont pas reconnu *. On a exagéré les devoirs du chrétien, parce qu'il falloit se défendre du paganisme : aujourd'hui que cette crainte est passée, on peut considérer avec calme la sublime doctrine du Christ.

XX.e

Cette doctrine donne la plus haute faculté percevante, qui est le Père ; le Verbe, ou la parole, qui crée tous les individus, et dont la puissance émane du Père, et lui est égale ; et le raisonnement ou la méditation sur le Fils, qui est le Saint-Esprit. En effet, toute vérité émane de la faculté percevante en général,

---

* Voy. le premier Chap. de l'Évangile Saint-Jean.

laquelle ne se manifeste que par le Fils; et ce n'est que par la méditation, c'est-à-dire, par le Saint-Esprit, que cette vérité devient féconde pour celui qui l'a perçue. C'est ainsi que Tertullien et Origène, Bossuet et Fleuri, ont conçu le mystère de la Trinité; mystère, en effet, dans son origine, puisque rien ne nous apprend d'où vient la faculté percevante en général, et qu'il ne nous a pas été donné d'aller plus loin que de la concevoir une.

XXI.

La doctrine du Christ nous donne encore dans le mystère de l'Incarnation, cette marche progressive par laquelle Dieu tend à triompher des obstacles que lui opposent les organes; en sorte qu'il est aisé de voir que s'il est vrai qu'avec la plus haute pensée s'allie toujours la plus haute puissance, Dieu finira par triompher de la puissanee opposée; et cela ne peut se faire qu'en subalternisant * dans l'homme, sans les étouffer, les facultés qui ne lui appartiennent pas exclusivement.

---

* Je prie qu'on ne me pardonne pas mes néologismes, si ma pensée n'a pas assez de force pour violer la langue.

SECOND LIVRE.

Les Suites des choses.

SECOND LIVRE.

I.er

PUISQU'IL est vrai qu'à la plus haute pensée s'allie la plus haute puissance, et que la faculté pensante ne se développe que progressivement, et encore qu'elle est limitée dans chaque espèce, je pourrois dire que toute la suite des choses est dans ce peu de paroles, si j'ajoutois toutefois que les individus d'une même espèce ne trouvent pas toujours, dans leur sphère d'activité, tous les élémens, pour donner à leur faculté percevante le plus haut développement dont elle est susceptible; mais cette considération générale laisse un trop grand vague dans l'esprit.

II.e

Pour fixer ma pensée, je me suis présenté au milieu des forêts où l'homme existe, mais où il n'a point encore exercé son pesant empire; et j'ai vu toute la grande famille animale vivre de productions spontanées, encore bien que chaque espèce donnât déjà, par sa seule action sur ces productions spontanées, des

indices de tout ce qu'elle feroit par la suite; en sorte que l'on voyoit dès-lors, dans chaque individu, le germe de chacune des facultés qui distinguent son espèce.

III.e

J'ai vu les individus pulluler selon que l'espèce à laquelle ils appartenoient, trouvoit une plus ou moins grande quantité de productions spontanées propres à sa nourriture; mais, lorsque ees productions spontanées venoient à manquer, je les ai vus s'enfuir dans d'autres contrées moins épuisées.

IV.e

J'ai vu des contrées fertiles abandonnées, tant les familles carnassières faisoient une guerre affreuse aux familles qui ne l'étoient pas; et ces contrées fertiles le devenoient chaque jour davantage par cet abandon même, en sorte que l'appât d'une existence abondante ramenoit sans cesse ces familles fugitives vers leur terre natale.

V.°

J'ai conçu alors comment un même sol portoit des animaux si cruellement ennemis, une nourriture abondante étant le premier piége que l'insatiable carnivore tend, sans y penser, au paisible herbivore.

VI.°

J'ai vu les herbivores eux-mêmes se faire une guerre indirecte; quelques espèces se trouvant douées de facultés tellement supérieures, qu'elles condamnoient celles qui étoient moins privilégiées à ne vivre qu'après elles. Mais les espèces carnassières présentent ce phénomène sur une bien plus grande échelle, jusqu'à ce qu'enfin vient l'homme qui, dans son progrès, ne souffre plus, sur le sol qu'il habite, que les végétaux ou les animaux qui lui sont utiles.

VII.°

J'ai conçu par-là que beaucoup d'avantages apparens ne balancent pas d'autres avantages qui le sont moins, car l'homme est moins agile, moins fort que le tigre ou le lion.

VIII.e

Aussi ai-je vu l'animal carnassier fuir le pays qu'il avoit ravagé, et l'homme, au contraire, s'y attacher en y créant des ressources plus abondantes que celles mêmes qu'il avoit fait disparoître par son imprévoyance.

IX.e

Mais tant que l'homme a vécu de productions spontanées, je l'ai vu réuni en familles plus ou moins nombreuses; j'ai même vu des individus humains si dépourvus d'intelligence, qu'ils étoient réduits à s'isoler presqu'entièrement; deux familles ne pouvant plus demeurer ensemble.

X.e

C'est ainsi que, dans la première époque de son existence, l'homme a pu n'apparoître que sur un point, s'y être multiplié, et s'être ensuite dispersé sur un espace beaucoup plus grand. La même chose a dû arriver à toutes les autres espèces, mais d'une manière beaucoup moins tranchée; car une espèce a d'autant

moins de facilité à se réunir sur un point, que ses moyens d'existence sont moins variés. L'homme, étant omnivore, a pu aussi se disperser en un bien plus grand nombre de lieux.

XIe

Ainsi l'état de la première époque a été la multiplication sur un point jusqu'à la disette, et la dispersion produite par cette même disette. Or, comme à cette époque la puissance animale est encore au berceau, sur-tout dans l'homme, dont la longue enfance est proportionnée au grand développement dont il est susceptible; la forme sociale de cette époque est la *famille*, et cette forme est celle de toute la race animale pendant la jeunesse des individus. La terre est, à cette époque, une mère tendre qui s'offre d'elle-même à ses nouveaux-nés, et chaque mère donne à ses petits sans mesure, ce qu'elle reçoit sans mesure de la terre.

XIIe

La dispersion est le premier moyen que l'animal invente pour échapper à la disette; et il n'est point vrai que les bandes de singes

d'une même espèce, soient aussi nombreuses là où les productions dont ils se nourrissent sont moins abondantes.

XIII.e

L'homme lui-même ne se distingue que peu des animaux à cette époque; il semble qu'il obéit à la seule puissance des forces gastriques ou digestives; aussi remarque-t-on que, comme l'enfant, il a un très-gros ventre et des membres grêles; la force musculaire n'est point encore développée chez lui. Le vrai sauvage ne sait point supporter la fatigue, et il est généralement l'homme le plus foible de la terre. Que l'on ne confonde pas les nègres de la côte d'Afrique, qui sont les peuples les plus vieux de la terre, avec les sauvages. Et encore que l'on n'imagine pas que toutes les vieillesses se ressemblent; car j'ai appris qu'il y a une vieillesse gastrique, c'est-à-dire, une vieillesse correspondante à l'état de famille, et qui termine cette série de formes sociales, et cette vieillesse se manifeste par la disparition progressive et bientôt complète de l'espèce qui en est affectée.

XIV.e

Il arrive souvent que ces espèces vieillissantes sont anéanties par d'autres individus de leur propre espèce; mais cela même peut leur arriver alors qu'elles sont encore fort jeunes, comme je le ferai voir.

XV.e

C'est l'action de ce qui est anciennement sur ce qui vient de naître, et la réaction de ce qui vient de naître sur ce qui est anciennement, qui engendre toutes ces différences dans les formes de chaque âge.

XVI.e

Lorsqu'une réunion a fait son résumé, elle peut conquérir ou être conquise, sans que ces révolutions apportent le plus petit changement dans sa manière d'être, supposant l'action du conquérant effacée.

XVII.e

L'action des circonstances environnantes est nulle sur le vieillard, elle est nulle aussi

sur la nation vieille, qui a un système de mœurs et d'idées qui fait obstacle par-tout.

XVIII.°

Ce n'est pas tout-d'un-coup que l'individu, qui appartient à une variété jeune, peut passer aux connoissances qui appartiennent à une époque de civilisation plus avancée; car l'organisation des individus est toujours en rapport avec la forme sociale dans laquelle ils vivent, puisque c'est elle qui engendre cette forme.

XIX.°

L'organisation est elle-même le produit des circonstances environnantes; et une espèce étant produite, le développement des organes qui la caractérise est lui-même modifié par les circonstances environnantes.

XX.°

En considérant toutes ces choses, j'ai conçu que la plus haute espèce que produiroit notre planète, seroit celle qui pourroit non-seulement la connoître toute entière, mais encore dont tous les individus seroient arrivés à ce

point de se communiquer librement et facilement leurs pensées. Jusque-là, je ne vois que des formes envahissantes possibles.

XXI.e

Après avoir considéré l'animal vivant de productions spontanées, j'ai cherché à le voir dans d'autres circonstances; mais je n'ai plus trouvé que l'homme qui se fût occupé de détourner et de diriger à volonté les forces de la nature. L'animal les modifie à-la-vérité par sa seule apparition dans le monde; mais c'est à son insçu : l'homme, au contraire, finit par dédaigner l'usage des choses qui ne sont pas le produit immédiat de son génie. Dans cette seconde circonstance où je me suis placé, je n'ai donc pu étudier que l'homme seul.

XXII.e

J'ai vu alors l'homme multipliant à volonté les plantes et les animaux; je l'ai vu abattre des forêts, fouiller la terre pour en extraire des pierres ou des métaux; je l'ai vu aggrandir ses maisons; j'ai vu ses frêles canots devenir des édifices flottans : mais tout cela se faisoit par des moyens longs, pénibles et souvent dan-

gereux. Tout brillans qu'étoient ces nouveaux produits de son génie, il y entroit encore plus de force que d'intelligence, et des milliers de bras étoient employés par une tête peu supérieure en intelligence au bras qu'elle mettoit en mouvement.

XXIII.e

J'ai vu, dans ce nouvel état de choses, l'homme s'attacher plus fortement au sol sur lequel il s'étoit d'abord fixé. Dans la première époque, toujours errant, il se dispersoit à la plus légère apparence de disette; aujourd'hui il voudroit que toutes les forces de la nature exerçassent leur action sur le point où il s'est fixé, et tous ses efforts tendent à attirer autour de lui bien plus qu'à aller chercher en changeant de demeure.

XXIV.e

J'ai conçu qu'à cette époque la forme sociale étoit nécessairement l'esclavage, puisque l'homme ne peut plus se déplacer sans de très-grands inconvéniens, qu'il doit co-ordonner ses forces pour les faire fructifier, et que cependant la quantité d'intelligence qu'il emploie

dans ses travaux est si petite, qu'une surveillance extérieure suffit pour tirer de lui toute la force qu'il peut donner.

XXV.e

J'ai vu aussi qu'à cette même époque, la force intellectuelle n'étant que très-peu développée, ne croissoit que très-lentement, en sorte que des milliers de bras s'offrant continuellement pour faire le même travail, la condition des classes laborieuses s'empiroit de jour en jour.

XXVI.e

Aussi, à cette époque, l'homme, déjà tout-à-fait distingué des animaux, semble cependant n'obéir qu'à la puissance musculaire; aussi remarque-t-on que cette époque est celle de sa plus grande force, et même de ses plus belles proportions extérieures, autant qu'elles ne sont pas gâtées par un travail trop continu. L'homme de cette époque n'estime que la force. Il est capable de supporter les plus grandes fatigues; il aime la guerre, les jeux sanglans; il est livré à l'amour : c'est le règne de Mars et de Vénus; c'est enfin la jeunesse de l'individu.

XXVII.e

La guerre est le premier moyen que l'homme de cette époque invente aussitôt qu'il n'éprouve plus la sensation d'un développement de forces intérieures, et les guerres qu'il fait sont des guerres de pillage et de mort.

XXVIII.e

Le systême militaire de cette époque n'est que le systême d'esclavage ennobli par la grandeur et les périls de l'entreprise. C'est le dernier effort de la puissance musculaire; et de même que le systême de famille existe encore dans le systême d'esclavage, de même aussi le systême militaire existe encore dans le systême social par lequel il est immédiatement remplacé.

XXIX.e

J'ai comparé la famille du sauvage et celle de l'esclave, et j'ai vu le sauvage et l'esclave faire la guerre. Que le lien de famille est puissant chez le sauvage! que la guerre y est courte et passagère! Que le lien de famille, au contraire, est foible dans le systême d'esclavage!

et que la guerre y est longue et animée ! Le sauvage quitte sa cabane, lorsqu'un membre de la famille meurt, et il va demeurer loin de cette terre de douleur ; l'esclave livre son fils pour le plus léger cadeau, pour satisfaire la plus légère de ses fantaisies. Je sais qu'il n'en est pas ainsi dans les familles libres qui appartiennent au systême d'esclavage ; aussi ces familles libres sont-elles la première apparition, les premiers élémens du systême social qui va suivre.

XXX.e

L'homme a toujours bâti des maisons et en bâtira toujours ; l'homme a toujours fait la guerre et la fera toujours ; et il en est de même pour toutes ses autres facultés dont il a donné des indices dès les premiers jours de son existence. Mais je me suis convaincu par le tableau du monde, que la faculté, qui avoit joué un rôle principal, se subalternisoit à mesure que l'époque à laquelle elle avoit joué ce rôle s'éloignoit : c'est ainsi que l'homme tend sans cesse à se distinguer de la brute.

XXXI.e

Dans le systême d'esclavage, ce sont les fa-

milles les plus distinguées qui font la guerre; de même que dans le systême de famille, ce sont les individus les plus distingués qui créent le systême d'esclavage, c'est-à-dire, l'assujétissement d'un homme aux volontés d'un autre.

XXXII.e

Le systême d'esclavage disparoît, et parce qu'il s'introduit un systême social supérieur dans le monde, et parce qu'il est un systême envahissant. Or, le caractère essentiel de tout systême envahissant, c'est de décroître aussitôt qu'il cesse de croître; les puissances qui ont été divisées dans la jeunesse de ce systême en augmentant toujours, se réunissant naturellement dans la vieillesse, en diminuant toujours.

XXXIII.e

Ce qui fait qu'une nation vieillit, c'est lorsqu'il ne s'introduit plus d'amélioration dans l'emploi des forces.

XXXIV.e

Toutes les relations entre les hommes sont des relations d'échange, en tant qu'il s'agit de

se conserver, d'exister; ainsi un esclave auquel on ne donneroit absolument rien, ne sauroit exister; mais on lui donne le moins possible, sans égard au travail qu'il fait, l'opposition qu'il pourroit mettre à l'injustice étant regardée comme une force à-peu-près nulle. Il n'en est pas de même entre les familles libres; il y a échange aussi entr'elles, mais l'opposition mutuelle à l'injustice ne peut être détruite que par une force supérieure, auquel cas les familles libres peuvent être, et sont en effet réduites en esclavage. Ceci prouve clairement ce que j'ai dit, que la guerre, dans cette époque, n'est que le système d'esclavage ennobli, puisque l'un et l'autre système se convertissent si facilement l'un dans l'autre.

XXXV.°

J'ai donc, pour me mettre dans un troisième point de vue, considéré les seules familles libres du système d'esclavage, échangeant entr'elles les produits du travail de leurs esclaves, regardant le travail des esclaves comme analogue à celui qui auroit pu être produit par des animaux; et j'ai imaginé ces familles libres occupées à améliorer l'emploi des forces en créant des méthodes plus générales, en multipliant

distingue les hommes, et la religion, qui n'est que la prophétie des formes sociales à venir, est débarrassée de toute espèce de matérialisme, de toute espèce d'idolâtrie; elle est comme le siècle qu'elle dirige, tout intellectuelle. Cette époque est celle de la vraie virilité de l'homme. Sa religion tout intellectuelle lui dit assez qu'il ne peut pas aller plus loin, puisqu'il n'y a en lui que deux puissances, la puissance pensante et la puissance agissante.

XLI.e

Cette forme mercantille, qui est le résultat du développement intellectuel du phénomène *homme*, n'a toute sa perfection qu'autant que l'homme n'est plus du tout employé dans les différens travaux qu'il exécute comme force physique, mais bien comme force intellectuelle, dirigeante. Cependant ici, cette même force intellectuelle, dirigeante, est encore, disons plus, sera toujours distincte de la force créante, si ce n'est dans Dieu où toutes les natures se confondent.

XLII.e

J'ai donc conçu par toutes ces considéra-

tions, que l'homme n'est point encore tout-à-fait affranchi par la forme sociale mercantille, puisque l'amélioration dans l'emploi des forces s'arrêtant, la puissance, qui s'étoit divisée en beaucoup de mains par cette amélioration, et qui s'étoit singulièrement augmentée en se divisant, tend alors à se réunir en diminuant dans le même rapport inverse.

XLIII.e

J'ai vu cependant que dans cette forme mercantille, chaque individu, aidé de tant de forces étrangères aux siennes, produisoit plus, ou pouvoit produire bien plus que sa consommation; et je me suis dit, pourquoi se laisser tomber de cet état de prospérité ?

XLIV.e

J'ai vu que par suite de ce systême mercantille fortifié d'une multitude de belles découvertes, toute la masse humaine étoit ou alloit être en communication.

XLV.e

J'ai vu que par-tout où se posoit un individu

d'une certaine fraction de la masse humaine, il étoit le maître, parce que les autres avoient toujours quelque chose à apprendre de lui. Et je me suis dit, pourquoi laisser disparoître ce noble titre de puissance ?

XLVI.e

Or, la forme sociale mercantile vieillit: l'espèce humaine est toute en communication. Il y a une fraction de l'espèce humaine dont l'individu le plus éclairé peut dominer par son intelligence par-tout où il se pose; la puissance intellectuelle a donc conquis le monde; il faut donc trouver une forme sociale qui ne vieillisse point.

XLVII.e

Or, j'ai dit que la religion du pays le plus éclairé n'étoit que la prophétie des formes sociales à venir; j'ai dit que notre religion étant tout intellectuelle, il était impossible d'aller plus loin dans cette direction; c'est donc de notre religion qu'il faut déduire cette forme sociale qui ne vieillira point, et qui sera la meilleure que comporte la nature humaine.

TROISIEME LIVRE.

La meilleure Forme sociale que comporte la Nature humaine.

XIX.e

J'ai vu clairement que, si une fraction de la famille humaine arrivoit à cet état stationnaire avant d'être en communication avec toutes les autres fractions, il pourroit très-bien se faire que le point où cette fraction se seroit arrêtée ne fût pas le plus élevé, et que par conséquent cette même nation fût dévorée par une autre nation : car toute fraction de la famille humaine peut se soumettre au systême réglémentaire, qui est le seul éternellement jeune ou plutôt éternellement viril, dès l'époque où chaque individu sait reproduire, par son travail, plus de choses qu'il n'en peut consommer; mais cet état n'a de solidité qu'autant que toutes les parties du genre humain ont été dans une communication assez intime pour se révéler le secret de leur puissance, et cela ne peut se faire que par la doctrine du *Christ*.

XX.e

Ainsi, à la rigueur, l'espèce humaine auroit pu se soumettre au systême réglémentaire dès l'époque du systême d'esclavage; elle auroit

encore pu se soumettre au même systême, dès l'époque de la naissance du systême mercantille, car elle n'auroit eu à craindre que l'apparition d'une nouvelle race d'hommes plus intelligente. Mais il n'auroit pas été possible de s'arrêter à l'époque du systême de famille, l'homme vivant alors sur le fond de la nature et non par les produits de son industrie, en sorte qu'il n'y auroit eu aucun moyen de lier les individus les uns aux autres, la libéralité de la nature leur présentant toujours des moyens d'émancipation.

XXI.e

J'ai conçu que la brute ne formoit jamais de société bien durable, parce que la brute vit par-tout des productions spontanées de la terre.

XXII.e

J'ai conçu que plus la science de l'homme seroit grande à l'époque où il arriveroit à l'état stationnaire, plus l'aisance de chaque individu pourroit être grande avec une même quantité de travail.

XXIII.e

J'ai conçu que, bien que l'intelligence humaine ne fût pas arrivée à l'état stationnaire, il seroit possible, si toutes les fractions du genre humain étoient en communication, que la fraction la plus puissante se soumît, sans inconvénient, au système réglémentaire.

XXIV.e

Alors je me suis dit : en raisonnant dans cette supposition, il faut non-seulement déterminer l'ordre des actions de chaque individu; mais, puisqu'elles peuvent varier, il faut encore déterminer dans quel ordre elles varieront.

XXV.e

Mais j'ai rencontré une grande difficulté; car jusque-là, l'action générale des choses avoit naturellement repoussé les erreurs comme de faux produits de l'esprit, qui ne pouvoient servir qu'à diminuer la puissance humaine. Dans cette forme réglémentaire, il n'en sera plus

ainsi, rien ne pourra empêcher qu'une innovation admise ne soit exécutée dans toutes les parties où elle peut s'appliquer. Il faut donc avoir un moyen sûr de distinguer l'erreur de la vérité. Sans cette condition, toute forme sociale réglémentaire est sujette à périr.

XXVI.

Alors je me suis demandé : quelle est donc la vraie législation de la faculté percevante? Et la voix du Christ, et la voix des Apôtres, et la voix des Pères de l'Église, et la voix de toute l'Europe m'a répondu : la Religion catholique.

XXVII.

En méditant sur cette grande voix qui proclame depuis vingt siècles cette sublime vérité, j'ai vu qu'en effet la doctrine du Christ divise la famille humaine en deux classes : ceux que le Saint-Esprit anime, c'est-à-dire, ceux qui sont doués de l'esprit de méditation, ou autrement les Saints, et ceux qui ne sont propres qu'à reproduire des perceptions incarnées, c'est-à-dire, les travailleurs.

XXVIII.

J'ai vu que la doctrine du Christ prêche la pauvreté à ceux qui sont animés du Saint-Esprit, et l'obéissance d'amour aux autres. En effet, j'ai reconnu que le saint ne pouvoit être riche, et que l'homme destiné au travail ne pouvoit que faire ou commander du travail; mais qu'il ne lui étoit pas permis de déterminer le mode d'après lequel le travail devoit s'exécuter.

XXIX.

J'ai vu que le mystère de la Trinité, le mystère de l'Incarnation, etc., etc., nous présentoient le point le plus abstrait de l'intelligence, et que c'étoit par-là même qu'ils étoient des mystères, et j'ai conçu que tous nos efforts devoient se borner à faire passer les travaux partiels devant la doctrine du Christ, et qu'après cette épreuve ils portoient évidemment tous les caractères de la vérité.

XXX.

J'ai vu aussi que l'homme étoit, de toute la

nature, le seul être religieux; car celui-là seul peut être religieux dont l'existence se fonde sur sa seule pensée, ou, plus clairement, qui ne se conserve qu'en reproduisant des phénomènes dont il connoît la loi de génération : car ce n'est qu'à cette époque que l'homme a la conscience que la pensée est une puissance particulière, qui existe en lui; mais cela ne suffit pas pour l'élever à la hauteur de la doctrine du Christ.

XXXI.°

Ainsi les sciences particulières, loin de détruire la religion catholique, tendent, au contraire, à la maintenir, et doivent toutes ployer le genou devant elle.

XXXII.°

Ainsi le saint ou l'homme intellectuel ne doit plus se borner à contempler les augustes mystères de la religion, pas même celui de la Trinité qui en est la base; mais il doit, partant de ce divin point de vue, se livrer à quelque science partielle ou spéciale, afin de contribuer à étendre le domaine de la puissance humaine.

XXXIII.e

Ainsi l'homme intellectuel sera d'abord essentiellement religieux, et ensuite obligé à un travail scientifique spécial, fait dans la forme voulue par la Religion chrétienne; forme parfaite qui ne peut jamais conduire à l'erreur.

XXXIV.e

Ainsi le travail du saint sera toujours soumis au pontife, afin qu'il soit affirmé qu'il est conforme à la doctrine.

XXXV.e

Ainsi le travail du saint ne sera introduit dans la classe des exécuteurs que par une décision du pontife ou d'un concile, et sous une forme symbolique, si c'est une vérité métaphysique, et sous la forme de recette, si c'est une vérité d'un autre ordre.

XXXVI.e

Ainsi l'exécuteur recevra du pontife la règle de toutes ses actions.

XXXVII.e

Ainsi, comme toute richesse vient du travail, la richesse appartiendra au monarque, et non pas au pontife.

XXXVIII.e

Ainsi tous les êtres qui appartiennent au corps pontifical, dégagés de tout lien terrestre, toucheront à peine à la terre; ils vivront dans la continence de toutes choses, faisant leur principale joie de l'étude et de la méditation, et s'appliquant continuellement à faire de nouvelles découvertes dans la seule vue de se mettre en communication, chaque jour plus intime, avec le Créateur : car découvrir la loi de l'existence des choses, c'est partager les plaisirs de celui qui a fait toutes choses, sans cependant s'égaler à ce divin Créateur, puisque sa puissance est illimitée, et que l'état progressif de l'homme intellectuel est pour lui la plus grande preuve que sa puissance est limitée. Tout ce qui fait partie du corps exécutif, au contraire, toujours occupé à multiplier ou à conserver les êtres dont la loi de génération

a été découverte, trouvera sa joie dans le travail, dans la richesse et dans la stricte exactitude à remplir les devoirs imposés; et par-là le corps exécutif se sanctifiera, comme le corps pontifical, par l'étude de la nature et la méditation, puisque tous ces travaux ont pour but d'ennoblir l'homme en le rapprochant de la divinité, et de conserver, dans un état de paix et de prospérité, cet être ennobli.

XXXIX.e

On pourroit se représenter le corps exécutif et le corps pontifical sous la forme de deux pyramides dont l'une auroit sa base sur la terre et l'autre sa base dans le ciel, et ces deux pyramides seroient telles qu'en se réunissant elles formeroient le cube qui est le corps le plus solide et le plus inébranlable.

XL.e

Ensuite, étant venu à considérer que la dernière forme sociale devoit comprendre toutes les autres, de telle manière, que la première, qui est celle de la famille, ne jouât dans la dernière qu'un rôle subalterne, je conçus que

la mère étoit chargée de l'enfant jusqu'à l'époque où son système gastrique étoit entièrement développé; je vis ensuite le père s'en emparer pour développer son système musculaire, et le monarque pour développer son système nerveux. Ainsi la mère a une charge d'amour, et n'inspire que l'amour, le père une charge de commandement, et le monarque la charge de découvrir, par la comparaison, la valeur exécutive de tous les individus de la grande famille humaine; quant au corps pontifical, toujours en observation, il ne se maintient qu'en soustrayant à la masse humaine tous les individus qu'il juge propres à le composer.

XLI.

Mais je m'aperçois que les devoirs des quatre divisions, qui se manifestent dans le système réglémentaire pontifical, sont rigoureusement déterminés, quoique ce ne soit que d'une manière générale. Toutefois ces indications suffisant pour organiser la forme sociale réglémentaire pontificale ou chrétienne, ma tâche est remplie, et il ne me reste plus qu'à lier le monarque au pontife.

QUATRIEME LIVRE.

Le Lien.

QUATRIEME LIVRE.

I.er

J'AI vu le sauvage abandonner ses huttes, ses abattis, et toutes les commodités qu'il avoit accumulées dans la contrée qu'il habitoit, parce qu'un des siens y étoit mort, et qu'il ne pouvoit pas supporter la vue de cette terre de douleur; j'ai encore vu le sauvage se promener sur les fleuves qui arrosent les vastes forêts où il fait sa demeure; je l'ai vu errer sans but dans ces mêmes forêts, et considérer avec un plaisir inexprimable tous ces êtres divers qui y pullulent, et là livré à une sorte de mélancolie douce, il oublioit la chasse, la pêche; il dédaignoit les plus beaux fruits, tant il étoit entraîné par les charmes de cette nature vierge et si belle; et, je me suis dit, l'esprit de la forme sociale de cette époque de civilisation est l'amour de la créature.

II.e

J'ai vu l'esclave trembler à l'approche de son maître, oublier le travail aussitôt que son

œil se détournoit, et cependant exécuter avec docilité des travaux dont il ignoroit le but; j'ai vu le maître, fier de sa position, commander avec dureté et orgueil, et j'ai conçu que sa puissance intellectuelle étoit fort petite, et qu'en général l'homme, désormais incapable de se conserver par la seule libéralité de la nature, étoit obligé de compléter ses moyens d'existence par son industrie; j'ai conçu alors que cette dureté, cet orgueil, cette servitude étoient engendrés dans l'homme par la sensation d'une puissance toute entière sortie de lui, puissance si jeune encore et si foible, par conséquent, que l'homme n'obtenoit par elle que de bien légers secours achetés par les plus pénibles travaux; et je me suis dit, l'esprit de la forme sociale de cette époque est l'obéissance absolue.

III.e

J'ai vu l'homme émancipé par le système mercantille, se livrer à des combinaisons, à des spéculations sans nombre; j'ai vu que, dans cette forme, le plus actif, ou le plus habile, acquéroit une puissance et une richesse extraordinaires, tandis que les autres vivoient misérablement; j'ai vu par-là toutes les passions se

déchaîner; j'ai vu le riche chercher à prouver que ses richesses étoient aussi-bien à lui que sa propre personne, puisqu'elles étoient les fruits de son activité et de son industrie, ce qui étoit absolument incontestable; et j'ai reconnu que l'esprit de la forme sociale de cette époque, étoit le respect pour la personne et pour la propriété.

IV.e

J'ai vu ensuite l'homme las de cet état de guerre, dans lequel toutes les passions sont tellement déchaînées, que les lois les plus sévères et les mieux exécutées peuvent à peine les contenir; mais cependant, charmé de toutes les richesses, de toute la puissance, de toutes les commodités qu'il avoit acquises pendant cette exaltation de toutes les passions, chercher enfin à jouir en repos de toutes ces choses; j'ai vu, d'un autre côté, au milieu de cette grande exaltation de toutes les passions, se développer tellement la puissance intellectuelle, qu'une multitude d'individus avoient renoncé d'eux-mêmes à la richesse, à la puissance et à toutes les douceurs de la vie, pour se livrer tout entiers aux délices de la pensée;

et je me suis dit : voilà qu'il apparoît dans le monde une forme sociale dont l'esprit est l'amour du Créateur ; car la pensée est ce qui crée toutes choses, et l'homme s'appercevra bientôt que sa puissance pensante est limitée, puisqu'il existe une multitude de phénomènes qu'elle ne peut atteindre. L'homme voyant toutefois que la puissance pensante est une en lui, et qu'elle ne varie que par l'organisation, admettra donc un créateur dans lequel elle sera sans limite, par conséquent invariable, par conséquent toute-puissante, par conséquent sans égale.

V.e

Alors, je me suis dit, l'esprit seul est le lien de toutes choses, mais il faut que cet esprit apparoisse aux yeux de tous continuellement ; il faut donc le revêtir d'une forme qui le rende en quelque sorte palpable.

VI.e

J'ai conçu par-là que toutes les formes du systême de famille devoient rappeler l'amour de la créature. Que toutes les formes du sys-

tême d'esclavage devoient rappeler l'obéissance passive et absolue; que toutes les formes du système mercantille devoient rappeler le respect pour la personne et pour la propriété, et que toutes les formes du système pontifical devoient rappeler le respect pour la pensée et l'amour du Créateur.

VII.e

Alors, je me suis dit, tout lien est dans la stricte exécution des formes, en tant que ces formes sont le symbole de la pensée la plus élevée d'une époque déterminée.

VIII.e

Et j'ai conçu combien sont fous ceux qui méprisent les formes; et je n'ai plus été surpris que le mépris public les poursuivît par-tout, encore qu'ils ne fussent nullement méprisables sous d'autres rapports.

IX.e

J'ai vu que le corps pontifical présentoit lui-même deux grandes classes: ceux qui ne s'oc-

cupent que de pensées, qui peuvent être immédiatement émises en les présentant sous la forme de recettes, tels sont les inventeurs; et j'entends par inventeurs, ces hommes ingénieux qui conçoivent des procédés pour appliquer les sciences aux besoins de la vie : et ceux qui ne s'occupent que de pensées qui ne peuvent être émises qu'en les présentant sous des formes symboliques; tels sont ceux qui perfectionnent les méthodes de raisonnement en les dégageant des cas particuliers, ou bien encore ceux qui perçoivent de nouvelles lois dans la nature, et qui s'en servent pour élever le point de vue de la branche scientifique dans laquelle ces nouvelles lois ont été découvertes : tel a été Newton pour l'astronomie *.

X.

J'ai vu que ces deux divisions dans le corps pontifical formoient le lien entre ce corps et le corps exécutif, et cette considération m'a révélé les grands symboles des cérémonies de l'Église; car l'Église est l'épouse de Dieu, et c'est par elle que la volonté de Dieu est transmise.

---

* Je ne confonds pas le prêtre avec le savant, mais je les réunis; car l'*étude de la créature révèle le Créateur*.

XIe

J'ai vu que les inventeurs étoient ce lien, et j'ai reconnu qu'ils devoient former la classe inférieure du corps pontifical, mais que c'étoit par une grande erreur dans le raisonnement qu'on les en avoit exclus.

XIIe

J'ai vu que c'étoit par une suite de la même erreur, que l'on avoit été jusqu'à éloigner du corps pontifical les sciences secondes, c'est-à-dire, toutes les sciences que les hommes cultivent; car je n'appelle pas science la connoissance de l'esprit de la Religion. Or, il est résulté de cette double erreur que tout le corps pontifical est tombé dans la contemplation; que l'étude de la créature qui, selon saint Paul, devoit révéler à l'homme le Créateur, a été négligée, et que beaucoup de membres du corps pontifical sont arrivés, par une conséquence de leur système, dans la plus grossière ignorance relative, quoiqu'ils fussent toujours en droit de soutenir qu'ils étoient en possession de la plus haute pensée.

XIII.

J'ai vu naître de cet esprit contemplatif, introduit dans le corps pontifical, les disputes les plus ingénieuses, mais que l'on rendoit interminables par la manière dont on les considéroit.

XIV.

Et j'ai conçu l'origine de ces mots de naturel et de surnaturel, admis par les théologiens molinistes pour peindre l'homme agissant sans la conscience de ce qu'il fait et avec la conscience de ce qu'il fait. Mais j'ai vu que ces mots n'avoient excité tant de vives discussions que parce qu'ils étoient soutenus par une belle et grande vérité que l'on attaquoit sous un point de vue, d'où elle étoit fort peu apparente.

XV.

J'ai encore conçu que ces mêmes molinistes qui attachoient une si grande importance aux formes, donnoient par-là même une excellente

preuve qu'ils avoient entrevu une autre grande et belle vérité. Car si les formes sont le symbole exact de la pensée, celui qui les exécute rigoureusement se sanctifie comme celui qui en a la pensée.

XVI.e

J'ai vu que ce raisonnement, qui étoit rigoureux, s'étoit souillé de beaucoup d'erreurs, lorsqu'on avoit voulu mêler la forme pontificale avec la forme mercantille, attendu que dans la forme mercantille, il y a une multitude d'actions qui ne sont pas déterminées, tandis que dans la forme pontificale, elles le sont toutes.

XVII.e

Toutes ces considérations m'ont confirmé, dans cette grande vérité, que toute forme qui apparoît dans le monde a toujours un certain nombre de rapports avec la forme qui lui a donné naissance, rapports dont elle ne se débarrasse que long-temps après.

XVIII.e

Et je me suis dit, les hommes se disputent,

parce qu'ils ne sont pas humbles, parce qu'ils aspirent à une perfection qui n'appartient qu'à Dieu.

XIX.

Je me suis encore dit : bien que les hommes ne puissent jamais espérer d'être aussi parfaits que Dieu, ils ne se disputeroient pas cependant s'ils lui étoient exactement soumis. La paix régneroit donc d'une manière absolue sous un gouvernement pontifical pur.

XX.

Ainsi, l'Église sera le temple de l'Incarnation; ainsi le prêtre de la classe inférieure et le prêtre de la classe supérieure se sanctifieront en introduisant dans l'Église des recettes ou des symboles; ainsi le corps exécutif et le corps pontifical se sanctifieront tous ensemble en répétant l'un et l'autre rigoureusement tous les symboles reçus par l'Église.

XXI.

Enfin, la voix des temps passés m'a dit, sur-

tout, que le prêtre ne tombe point dans l'esprit de contemplation; car la création peut seule lier à la créature, et l'esprit contemplatif qui ne crée rien, ne peut se lier à rien. Le Saint-Esprit seul ne suffit pas pour sanctifier le prêtre, il faut encore qu'il soit accompagné du Père et du Fils; car il n'a pas été donné à l'homme de se détacher complètement de la créature, mais seulement de mépriser les plaisirs ou les peines qui résultent de ce lien nécessaire, et alors de ne s'en point réjouir ou de ne s'en point affliger, puisque toute créature est périssable ou susceptible d'erreur, et que Dieu seul est immuable et éternellement juste.

Ces considérations suffisant pour lier le corps pontifical au corps exécutif, et organiser la dernière forme sociale dont la nature humaine soit susceptible, il ne me reste donc maintenant qu'à parler plus en détail des différentes institutions des quatre époques de civilisation que j'ai indiquées, afin de contrôler mes pensées par cette espèce d'introduction à l'histoire réelle de l'espèce humaine; car ces livres ne sont que l'histoire

*métaphysique de l'homme, telle qu'il faut la posséder pour lire l'histoire réelle avec intérêt. En effet, que signifient des faits historiques pour un homme qui les considère sans point de vue? et qu'est-ce autre chose dans son esprit qu'*un vain assemblage *de matériaux qu'il ne sauroit mettre en œuvre?*

CINQUIEME LIVRE.

Les Institutions.

CINQUIEME LIVRE.

I.er

J'avois, en quelque sorte, convoqué dans le haut de mon cerveau toutes les pensées qui m'avoient le plus fortement agité pendant le cours de ma vie, et charmé des liens forts et étroits qui les attachoient les unes aux autres, je remercioіs Dieu d'avoir mis dans ma pensée cette unité qui procure seule un calme délicieux.

Dans mon ravissement, je passois tour-à-tour de la prière à la contemplation, et lorsque je venois à considérer le vaste spectacle du monde du point de vue où je m'étois élevé, mon ravissement augmentoit encore, car je voyois d'immenses vérités se dévoiler devant mes yeux. Cet état d'extase me causoit une grande joie intérieure, et nulle autre occupation ne m'étoit possible lorsqu'il s'emparoit de moi; j'en fus cependant tiré cette fois par la voix imposante de ma Religion, qui me reprocha la complaisance avec laquelle je me livrois à l'admiration de mes propres œuvres. Chrétien, me dit-elle, as-tu oublié ce que tu as annoncé

toi-même autrefois ? *La contemplation ne vaut rien à l'homme......* Cesse donc de te livrer à ses trompeuses douceurs, et continue la vie laborieuse que ta condition t'impose ! Céleste voix, répondis-je, ton avis est salutaire, j'obéis sans délai, et je vais raconter aux hommes quelles doivent être les bases de leurs institutions.

II.

J'eus à peine achevé ma réponse, que l'esprit de force me remplit tout entier; au-lieu de me livrer à une vaine extase, je sentis toutes mes idées s'agiter, comme l'on voit à l'appel du chef, les ouvriers s'armer des instrumens de leur art, et marcher au travail; mon être reçut une nouvelle vie de cette grande activité qui se produisoit en moi, et je m'aperçus que l'homme, étant né pour le travail, reçoit de grandes joies du travail.

III.

Alors, par un prodige inconcevable, je sentis encore que le travail me paroissoit léger, et j'écrivois comme sous la dictée d'un être invisible.

IV.

Être mystérieux, lui dis-je, apprends-moi donc ce qu'il convient d'enseigner aux hommes? Et il me fut répondu : Toutes les vérités sont dans l'amour de Dieu; mais cela ne suffit point aux malheureux mortels; condamnés à ne découvrir qu'une à une les vérités qui doivent les conserver, la pensée de Dieu ne sauroit seule les soutenir; leur nature trop grossière ne comporte point un bonheur aussi grand; mais malheur au mortel dont le travail n'est pas gouverné par cette pensée, il traîne une existence stérile; toujours placé entre le désespoir et la mort, sa vie n'est qu'un long soupir.

V.

Et l'être mystérieux ajouta : Tu as indiqué autrefois aux hommes quelle étoit l'origine des principales formes sociales que l'on observe parmi eux; mais ces considérations trop abstraites seront rejetées par un grand nombre, et ta tâche ne sera point remplie autant que tu ne seras pas compris par plusieurs; accumules donc des cas particuliers, si tu veux être appré-

cié; les foibles yeux des hommes se troublent dans les hautes généralités, et puisque ton esprit s'y est habitué par de longs travaux, ton devoir est maintenant d'aider tes frères en leur épargnant la longueur du chemin que tu as parcouru.

VI.e

Un jour viendra, continua-t-il, que de plus grands travaux te seront imposés; mais alors les forces nécessaires te seront aussi données; prends courage, et fais ce qui t'est ordonné.

VII.e

L'Être invisible m'encourageoit ainsi, sans doute, parce qu'il voyoit que je me déterminois avec peine au nouveau travail qu'il m'imposoit. En effet, il ne devoit être que la traduction en d'autres termes des choses que j'avois déjà dites : et cette pensée me faisoit gémir sur les misères de la condition humaine.

VIII.e

J'obéis cependant, et je me demandai:

quelle doit donc être la base des institutions humaines; et il me fut répondu : Toutes les institutions doivent tendre à ennoblir l'homme, c'est-à-dire, à le rapprocher de Dieu.

IX.°

Ainsi celui qui tend à faire passer la société humaine du système d'esclavage dans le système de famille, ou du système mercantille dans le système d'esclavage, ou du système pontifical dans le système mercantille, est un criminel. Celui, au contraire, qui tend à faire marcher la société dans l'ordre inverse, est un envoyé du ciel.

X.°

Un criminel est donc celui qui tend à faire reculer la société; et un envoyé du ciel celui qui tend à la faire avancer.

XI.°

Mais je m'aperçus bientôt que le criminel et l'envoyé du ciel étoient également odieux aux yeux des hommes; je vis les envoyés du

ciel crucifiés, lapidés, persécutés dans tous les pays où ils portoient leurs pas; je les entendis s'écrier : Pardonnez-leur, mon Dieu ! car ils ne savent ce qu'ils font ! Et leur sort étoit si affreux, qu'ils auroient pu envier le traitement que l'on réservoit aux scélérats. Je frémis de ce spectacle; et, comme j'en cherchois la cause, il me fut dit, que nul être ne supportoit avec plaisir que l'on cherchât à modifier son existence, et que l'amour de soi étoit la cause de tous ces désordres. Je compris alors combien l'amour de Dieu est supérieur à l'amour de soi. Je vis dans l'amour de soi les causes de toutes les guerres, et je conçus que celui qui avoit dit, tout est dans l'amour de Dieu, avoit dû dire aussi, je suis un être de paix, je suis une source de vie.

XII.

Je compris encore qu'une grande vérité étant présentée aux hommes de manière à ce qu'il ne soit plus possible d'en arrêter le progrès; celui qui l'a présentée doit dire : Je sens que mon heure approche, le sacrifice est consommé.

XIII.

Je sentis que toute vérité, si peu importante qu'elle soit, porte sa croix; mais que les grandes croix étoient réservées aux vérités les plus sublimes; et il me fut dit que le vrai chrétien devoit croire à l'esprit et à la réalité du mystère de la Croix, puisque tout ce qui se passe dans le monde intellectuel se passe dans le monde réalisé; car la fonction précède l'organe, et préside à sa formation : mais l'organe une fois formé, obéit en esclave, et comme une machine, à la pensée qui lui a donné sa forme.

XIV.

Je conçus pourquoi le mystère de la Croix s'étoit opéré entre deux misérables chargés de crimes, et également condamnés au supplice de la croix; il falloit que l'envoyé du ciel fût confondu avec les rebuts de la terre.

XV.

Je conçus de même pourquoi le jour de la

mort de l'envoyé du ciel, un criminel fut délivré de préférence au Fils de Dieu; cette action étoit encore une partie du mystère de la Croix.

XVI.

Je conçus comment une multitude, remplie de l'esprit de vertige, demandoit à grands cris la mort du Christ, et comment Ponce Pilate, gouverneur de Judée, répondoit à ce peuple mutiné : je me lave les mains de l'action que vous allez faire, je n'y participe en rien, cet homme n'est point criminel. Je conçus néanmoins qu'il n'étoit pas donné au gouverneur de Judée de dire comment cet homme n'étoit point criminel.

XVII.

Cette grande fureur du peuple de Dieu contre l'envoyé de Dieu, m'apprit qu'une grande doctrine venoit d'être apportée dans le monde par le Christ.

XVIII.

Je cherchai l'esprit de cette doctrine, et je

le trouvai dans ce peu de paroles : *Faire tout par amour de Dieu.*

XIX.

Alors, jetant les yeux sur les trois premières époques de civilisation dont j'avois autrefois déterminé les limites, je vis que, dans toutes, les prophètes avoient été persécutés, lapidés, crucifiés, et qu'il n'existoit aucune législation qui les mît à couvert de la fureur des hommes.

XX.

Je conçus par-là même, que nulle institution sociale, jusqu'à ce jour, n'avoit renfermé une pensée d'avenir; car ces institutions si imprévoyantes pour les prophètes, étoient, au contraire, prévoyantes à l'excès pour les criminels qui tendent à faire reculer la société. Ainsi, je vis les hommes arrivés au système d'esclavage, barbares à outrance pour ces malheureux qu'ils tenoient enchaînés, et les punir des derniers supplices, lorsqu'ils cherchoient à recouvrer cette ancienne indépendance des forêts qu'autorise le système de famille. Je vis encore dans ce même système d'esclavage, le vol qui

sera puni de mort dans le système mercantille, n'être soumis qu'aux plus légers châtimens, et l'homme qui venoit de tuer un homme, recevoir la grâce de son maître avec une honteuse facilité ; et il fallut que ce grand prophète Moïse, qui a, le premier, détruit l'esclavage chez les hommes, apprît aux peuples que celui qui tueroit un homme seroit mis à mort, et que le sang de son frère retomberoit sur lui. Je vis enfin cette nation judaïque, toute livrée au mercantillisme, qu'elle n'a pas encore cessé de cultiver, se soulever lorsque le Christ chassa les vendeurs du temple, et lui dit : *Vous ferez tout par amour de Dieu.*

XXI.

Alors, je pus distinguer quelles institutions correspondent à chaque époque de civilisation? Je vis comment, dans chaque époque, la justice se rendoit; comment les hommes se réunissoient pour faire de certaines actions, et quelles conventions servoient de lien à ces réunions; enfin, comment les pères transmettoient à leurs enfans les résultats de l'expérience qu'ils avoient acquise pendant leur pas-

sage sur la terre; car telles sont les institutions fondamentales de toutes les époques.

XXII.ᵉ

A l'époque du système de famille, des vengeances interminables forment tout le code de justice; car cette époque ayant pour lien, pour religion l'amour de la créature, on voit assez que cet amour n'entraîne que le désir de la vengeance. Aussi les individus d'une petite horde se préparent-ils à la vengeance pour un des leurs qui a été tué, la douleur qu'ils éprouvent de sa privation ne leur paroissant pas supportable; ils s'y préparent encore lorsqu'une petite nation voisine vient à chasser, ou même que les individus de cette nation parcourent trop souvent les forêts ou les rivières qu'ils affectionnent; car l'amour de la créature rend exclusif. Si les individus de cette époque viennent à se réunir, ce n'est que pour une chasse, une pêche ou une vengeance; alors, la convention est, ou le partage égal de la chasse, de la pêche ou du butin, ou la résolution de consommer le résultat de l'action tous ensemble; la convention cesse lorsque le résultat de l'action est partagé ou consommé.

L'instruction est des plus simples à cette époque, la mère nourrit les filles et les garçons de la même manière, tous se jettent ensuite dans les rivières où ils apprennent à nager, tous apprennent ensemble à conduire un canot ou à pagayer. Mais, lorsque vient ce premier âge où le garçon commence à se distinguer de la jeune fille, alors on voit le garçon s'essayer à faire des canots, de petits arcs, des flèches qu'il lance contre des arbres, des oiseaux, des poissons; tandis que la jeune fille, toujours sur les pas de sa mère, se renferme dans les soins du ménage, et prend, dès cette première époque de civilisation, le caractère qu'elle doit conserver éternellement. Quant au père, ravi en quelque sorte par le spectacle de son fils, dans lequel il voit se développer des goûts semblables aux siens, son affection devient chaque jour plus vive; il ne peut plus se passer de cet être dont il avoit dédaigné l'enfance, et non-seulement il permet, mais il veut qu'il l'accompagne dans ses longues chasses, et qu'il apprenne par ses conseils à distinguer les traces du gibier dont il doit se nourrir. L'adresse du jeune sauvage égale bientôt son ardeur: c'est alors qu'il reçoit un arc et des flèches meurtrières; animé par ce présent d'un tendre père, les forêts ne

retentissent plus que de ses cris, son ardeur lui fait affronter les dangers et les fatigues, et ce qu'il n'obtiendra pas par l'adresse, au moins le devra-t-il à ses longues courses. Ainsi, le jeune sauvage, remplaçant son vieux père qu'il respecte à l'excès, et qu'il aime encore plus, devient insensiblement l'appui de ses parens et de ses jeunes frères; et, lorsqu'il se sent assez fort et que les goûts de famille ont été développés chez lui par le rôle de protecteur qu'il vient de remplir, il se livre à son tour aux douceurs de l'union conjugale et de la paternité, et élève sa famille comme lui-même a été élevé.

XXIII.

Mais déjà dans ces sociétés si peu avancées, l'observateur attentif remarque les élémens des sociétés les plus civilisées. Les actions qui exigent le concours de plusieurs, sont dirigées par un chef auquel l'on consent d'ordinaire à obéir aveuglément, ce qui représente assez bien le système d'esclavage; et ces actions se multiplient à mesure que l'intelligence humaine se développe, et que les productions spontanées diminuent, jusqu'à ce qu'enfin ce chef, qui

des esclaves mutinés. Or, ces conventions qui se font entre les maîtres sont de deux sortes, ou elles ont pour objet de développer les premières lois de la propriété, qui se sont déjà montrées dans le système de famille, mais d'une manière instantanée; ou elles ont pour objet quelqu'expédition contre un peuple dont on a à se plaindre, ou sur lequel on peut raisonnablement espérer d'obtenir des succès; les esclaves ne peuvent point espérer de faire partie de ces expéditions qui ne sont ordinairement et nécessairement conçues et exécutées que par la jeunesse oisive de la classe des propriétaires. Cette armée de jeunes propriétaires ne s'organise pas exactement sur le plan du système d'esclavage; néanmoins elle en diffère peu, et l'on pourroit dire que la noblesse, la grandeur et les périls de l'entreprise sont peut-être la seule cause de cette différence. Ajoutons toutefois que, dans ces commencemens du système d'esclavage, chaque soldat, chaque chef pourvoit à ses nécessités; ce qui donne encore à ces sortes d'armées un caractère particulier, qui les fait différer du système d'esclavage, et force le chef à partager également, ou au moins dans des proportions déterminées d'avance, le butin qui résultera de l'action.

Quant aux ennemis vaincus, ils deviennent esclaves des vainqueurs, tant il y a de ressemblance entre le système militaire de cette époque et le système d'esclavage, ainsi que nous l'avons déjà fait observer. L'instruction de la jeunesse se présente aussi sur une autre face; l'esclave attaché à la glèbe apprend de son père, comme dans le système de famille, tout ce qu'il doit savoir pour devenir esclave à son tour; car, dans le système d'esclavage, on hérite de l'esclavage, comme on hérite de l'indépendance. Mais la science des propriétaires est bien loin d'être aussi simple; non-seulement ils doivent connoître les lois ou les coutumes que l'expérience a fait admettre, soit pour employer les esclaves, soit pour les différens échanges qui s'établissent naturellement entr'eux, soit pour les expéditions militaires; mais ils doivent déjà former des corps de sciences, et s'occuper de les augmenter, ou de les perfectionner. On voit encore, par ce nouvel exemple, de quelle manière le système de civilisation qui va suivre est contenu dans le système de civilisation antérieur; et chose étrange, s'il se présente un voyant, un prophète qui trace à ces propriétaires les règles du système de civilisation qui va suivre; ce

qu'il reste encore quelques esclaves, c'est le rebut de l'espèce humaine; ou bien leur condition est tellement améliorée qu'ils jouissent d'une plus grande indépendance que les propriétaires dans les premiers temps du système d'esclavage. A cette époque, tout individu, même dans l'état de domesticité, peut devenir propriétaire de tout ce qui lui convient, s'il a suffisamment de puissance intellectuelle pour combler ses désirs; sa personne a pris un caractère sacré; et Moïse veut que le sang de celui qui a tué un homme retombe sur la tête de celui qui l'a versé, et qu'il soit mis à mort. Combien de lois ce grand législateur n'a-t-il pas dictées pour faire respecter la propriété! et aussi combien sa haute prévoyance d'un long avenir ne se manifeste-t-elle pas dans ces lois sur les jubilés de sept ans en sept ans, où les dettes étoient remises, et où les riches étoient obligés de partager leur superflu avec les pauvres! Et cet autre jubilé de cinquante ans en cinquante ans, pendant lequel les terres étoient partagées de nouveau, n'est-il pas encore une nouvelle preuve de cette haute prévoyance?

S'il est vrai de dire aujourd'hui que ces institutions prévoyoient des inconvéniens qui n'exis-

tent pas réellement ; au moins attestent-ils que le divin législateur avoit vu toute l'énergie de la nouvelle forme sociale qu'il introduisoit dans le monde, et qu'ayant observé combien l'inégalité d'intelligence ou d'industrie en amèneroit dans la richesse ou dans la puissance des hommes, par ce grand débat qui résulteroit de ce vaste systême de la concurrence dont il avoit été l'inventeur. Il crut voir, et cela n'étoit pas sans raison, puisque les choses arriveront ainsi, sa législation s'écrouler par ce seul motif; et voulant lui faire traverser tous les siècles à venir, il dut établir ces remèdes puissans et rigoureux que nous blâmons souvent, nous autres peuples modernes, sans y avoir suffisamment pensé.

Toujours est-il que tout crime dans le systême mercantille est produit par l'oubli du respect dû à la personne et à la propriété. Ce n'est plus ni la vengeance, ni la puissance qu'exerce physiquement un homme sur un autre homme, qui sont les bases du Code criminel : c'est la pensée elle-même qui est représentée par la propriété que l'on fait respecter. Ce systême conduit donc bien naturellement à l'époque où la pensée pure sera la seule puissance; car, dans le systême mercantille, la

pensée ne peut se convertir en propriété qu'autant qu'elle a pris une forme matérielle; dans l'époque qui suivra, elle dominera sans être assujétie à cette honteuse conversion.

Mais cette justice, qui fait respecter la personne et la propriété, se trouvant placée dans un pays où il règne une grande inégalité entre la puissance des personnes ou la grandeur des propriétés, il doit se manifester, dans toutes les classes de citoyens, un violent désir de s'élever; et, par conséquent, il doit se produire une multitude de combinaisons qui ôteront à la justice ce caractère de simplicité qu'elle avoit encore dans le milieu du système d'esclavage, et dont elle s'étoit dépouillée petit-à-petit à la fin de cette époque. Dans le commencement du système mercantille, les lois destinées à faire respecter la personne et la propriété, seront donc multipliées à l'infini; dans le milieu, elles se simplifieront, parce qu'on généralisera beaucoup de cas particuliers; et à la fin, elles pourront présenter un assez bel ensemble, un assez beau caractère de simplicité et de généralité, pour qu'il n'y ait plus que des individus distingués en intelligence dans l'espèce humaine, que l'on puisse charger de leur exécution.

Il en sera de même de l'état militaire qui, dans le système mercantille, n'est que la justice armée pour défendre l'individu social, l'individu collectif.

Dans la fin du système d'esclavage, la justice et l'état militaire avoient déjà pris le caractère qu'elles ont ensuite manifesté plus ostensiblement dans le système mercantille; en sorte que la nécessité de stipendier les officiers de justice et l'armée avoit déjà amené la nécessité des impôts. D'abord, à la fin du système d'esclavage, ces impôts pesèrent sur les propriétaires; lorsque le système d'esclavage fut aboli, tout le monde étant devenu propriétaire, ils durent peser sur tout le monde, ce qui compliqua singulièrement le système d'impôt; mais je vis clairement que, dans le système mercantille, la tendance étoit de débarrasser d'entraves toutes les voies intérieures de la circulation, et le système d'impôt le plus convenable à l'époque mercantille me fut révélé. Mais je n'oserois l'exposer aux yeux des hommes sans donner toutes mes raisons; et ce livre ne comporte pas un aussi grand développement.

Je vis aussi que le gouvernement monarchique appartenoit essentiellement au système mercantille dans son plus haut état d'exalta-

tion ou de progression. Je vis dans cette forme sociale, les entreprises du monarque contrôlées par tous les citoyens, en sorte que la monarchie étoit presqu'à la disposition de celui qui prouvoit qu'il étoit le plus capable de la bien remplir; car, dans ce gouvernement, la puissance monarchique est dans les mains d'un ministre, si le monarque apparent ne sait pas la soutenir. C'est ce qui rend la monarchie du système mercantille si tempérée, puisque dans cette forme tout est livré à la concurrence jusqu'au trône; l'instruction elle-même est livrée à cette concurrence, et jamais encore le système de famille n'avoit joué un rôle aussi subalterne que sous le mercantillisme.

XXVII.

Le système de famille perdra encore bien plus de ses droits dans la forme sociale qui succédera au mercantillisme: mais je prie que l'on me permette de différer la publication des institutions fondamentales de ce système; ce n'est pas que je n'y aie long-temps pensé, mais je veux n'en parler que dignement et à propos.

SIXIEME LIVRE.

La Politique.

SIXIEME LIVRE.

I.er

Les ouvrages des hommes ne me satisfaisoient plus; je les voyois se plaindre des maux de la guerre; et si je venois à examiner les détails de leur propre vie, je les trouvois dans un état de lutte perpétuelle avec leurs semblables. Ces ouvrages eux-mêmes, dans lesquels ils recommandoient la paix, devenoient, après leur mort et souvent dès leur vivant, la cause des guerres les plus sanglantes et les plus interminables. Je ne concevois point d'aussi singulières contradictions, et mon esprit inquiet en cherchoit la cause avec ardeur.

II.e

De tels phénomènes étoient trop apparens pour que l'origine en fût bien difficile à découvrir; et cette voix intérieure qui parle si souvent à ceux qui étudient la nature, se fit bientôt entendre : Tu mérites d'être aidé, me dit-elle, car tu cherches la vérité par amour et non par vanité; apprends donc qu'il existe

dans l'homme deux tendances, une tendance physique, instinctive et en quelque sorte animale, et une tendance intellectuelle.

III.

Par sa tendance physique, l'homme lié seulement à la créature, ne cherche que des jouissances individuelles : il aime les richesses, la puissance, les plaisirs sensuels; et lorsqu'il est satisfait, il ne néglige rien pour transmettre ses richesses, sa puissance, ses plaisirs à ses enfans, ou au moins aux siens, s'il n'a pas d'enfans. Ses désirs ne se bornent pas là, il veut encore jouir seul avec sa famille, et les plaisirs qu'il estime le plus lui paroissent bientôt méprisables, si d'autres viennent à acquérir la faculté de se les procurer. Alors, on le voit s'agiter de nouveau pour sortir de cet état d'égalité; car, comme nous l'avons déjà dit, tout ce qui attache à la créature rend exclusif.

IV.

Par sa tendance intellectuelle, au contraire, l'homme cherche à se mettre en harmonie avec tout ce qui existe; il voudroit que tout

le monde partageât sa pensée, et comme le divin Orphée, que les rochers eux-mêmes s'émussent en cadence au son de sa lyre.

V.e

Beaucoup d'hommes ont une tendance physique pure, et ces hommes ressemblent à la brute dont ils ne se distinguent que par un plus grand nombre de facultés instinctives, c'est-à-dire, par un monde extérieur plus étendu.

VI.e

Le nombre de ceux qui ont une tendance intellectuelle pure est, au contraire, très-petit; et c'est dans cette classe que se trouvent les Saints, si la tendance intellectuelle est peu exaltée et qu'elle embrasse un petit nombre d'objets, et les hommes divins, si elle l'est excessivement et qu'elle en embrasse un grand nombre; Dieu étant le seul qui embrasse toutes choses, et les saints et les hommes divins n'étant que des vertus qui environnent son trône.

VII.e

Les voleurs, les scélérats, les ambitieux * appartiennent à la classe des hommes qui ont une tendance physique pure très-exaltée.

VIII.e

A la première époque de civilisation, qui correspond au système de famille, aucune tendance n'est dans un grand état d'exaltation; il y a beaucoup d'individus qui n'ont qu'une tendance physique pure, mais peu intense,

* Il y a trois espèces d'ambitions : la plus ordinaire consiste à désirer de la puissance pour elle-même, sans savoir ce que l'on en fera, et cette ambition produit le despotisme, lorsque le malheur des peuples permet qu'elle soit satisfaite; car quel moyen a-t-on d'entrer dans la pensée d'un homme puissant qui n'agit que par caprices. Une seconde espèce d'ambition, qui se rencontre moins fréquemment et qui est aussi moins blâmable, consiste à désirer de la puissance pour établir des institutions d'après un point de vue faux ou artificiel, c'est-à-dire, d'après un point de vue qui n'a point été extrait de l'observation de la nature. Le despotisme succède ordinairement àcette espèce d'ambition, car il faut beaucoup de génie pour la satisfaire; mais il n'en résulte pas, nécessairement; car un point de vue peut être faux, et les conséquences en être rigoureuses. On peut donc entrer dans la pensée d'un homme puissant

un assez grand nombre qui a les deux tendances en diverses proportions, et enfin un fort petit nombre qui n'a que la tendance intellectuelle.

IX.ᵉ

Dans la seconde époque, qui correspond au systême d'esclavage, les deux tendances s'exaltent; mais les individus qui ont la tendance physique pure, diminuent proportionnellement à la force que prend leur tendance. La classe des individus qui a les deux tendances s'augmente, au contraire; quant à celle des indi-

---

qui a un tel point de vue, et le servir en conservant sa liberté. Enfin une troisième espèce d'ambition consiste à ne désirer de la puissance que pour établir des institutions d'après un point de vue large et vrai, et cette ambition est beaucoup trop rare pour le bonheur des hommes : car, dans la seconde, encore que l'homme qui sert le puissant soit libre, il est cependant toujours déplacé, et sa force n'est jamais employée dans la meilleure direction; mais, dans le point de vue vrai, il en est bien autrement : tous les individus et toutes les choses sont à la place qui leur convient le mieux pour leur bonheur ou pour le développement de leurs forces, et, sous une telle domination, tous les êtres cheminent d'une allure naturelle, quoique très-rapide vers leur ennoblissement.

Je n'ai donc voulu parler que de la première espèce d'ambition.

vidus qui a la tendance intellectuelle pure, elle s'augmente à-la-vérité aussi, mais dans une proportion relative plus petite.

X.°

Dans la troisième époque de civilisation, qui correspond au mercantillisme, on voit encore diminuer relativement le nombre de ceux qui ont une tendance physique pure; la classe mêlée augmente, au contraire, et en nombre et en exaltation; et les individus qui n'ont que la tendance intellectuelle pure, sont déjà assez multipliés, à cette époque, pour faire recevoir dans le monde les conceptions sur lesquelles la première époque s'organisera. Pendant tout le cours de la troisième époque, ils ont même déjà pu faire d'heureux essais d'organisation; mais, à la fin, ils ont tellement augmenté en nombre, leur tendance a pris un si haut degré d'exaltation, qu'ils ont acquis assez de puissance et d'estime pour songer à faire une préface vivante et complète de la forme sociale qui va suivre. Car on écrit long-temps avec des symboles et avec des lettres, avant de pouvoir organiser une pensée avec des hommes.

XI.e

Ce sont tous ces germes de progression qui existent d'une manière presqu'insensible dans les espèces végétales, qui se manifestent sur une plus grande échelle dans les espèces animales, et qui, enfin, prennent le plus haut degré de vie dans l'homme, qui occasionnent toutes ces révolutions que l'on observe dans les différentes espèces abandonnées à elles-mêmes, comme le sera éternellement l'homme, parce qu'il est le chef de la création. Dans les végétaux, ces révolutions sont lentes par la nature même des choses; dans les animaux, elles sont un peu plus rapprochées les unes des autres; mais dans l'homme, où se manifeste la vie divine bien supérieure à la vie végétative ou à la vie animale, elles se font si rapidement, qu'il semble être dans un état de révolution perpétuelle. C'est sur-tout dans la dernière époque que ces révolutions paroissent se presser les unes sur les autres; on diroit que le Créateur, curieux d'achever son ouvrage, pousse lui-même la grande famille humaine, et lui montre le terme de ses travaux qui est

la conquête du sceptre du monde par l'obéissance d'amour à ses volontés.

XIIe

Satisfait de ces belles révélations, j'aspirois à l'époque où la tendance intellectuelle pure domineroit; mais la voix intérieure me rappela que j'avois moi-même dit autrefois que les formes sociales supérieures ne subalternisoient qu'à la longue les formes sociales inférieures; et, comme je savois qu'il en étoit de même de l'action des espèces supérieures sur les espèces inférieures, et de celle des individus supérieurs sur les individus inférieurs d'une même espèce, je vis que Dieu ne faisoit rien que par poids et par mesure, et j'imposai silence à mes désirs insensés.

XIIIe

Alors, je conçus clairement comment l'homme, s'étant peu-à-peu dégagé de sa ressemblance avec la brute, ne l'avoit pu faire cependant que par cette classe d'hommes qui réunit les deux tendances; car qui auroit pu lier à la création ces individus qui ont une

tendance intellectuelle pure? Et comment de semblables individus, tout nobles qu'ils sont, auroient-ils pu se conserver?

XIV.e

Je reconnus aussi que ces individus, qui réunissent les deux tendances dans une proportion à-peu-près égale, sont les conservateurs de l'espèce humaine; car étant également sollicités à l'action et à la pensée, ils communiquent sans cesse avec les penseurs et avec les travailleurs, et forment ce lien dont nous avons autrefois parlé. Mais cette diversion, qui se fait continuellement dans leurs forces, les rendant impropres à une méditation vigoureuse et à une action continue, ces mêmes individus, qui réunissent les deux tendances dans une égale proportion, ne pourroient pas exister eux-mêmes, si la classe supérieure et la classe inférieure étoient anéanties.

XV.e

Je vis encore que la classe supérieure, c'est-à-dire, celle qui a une tendance intellectuelle pure, renfermant des individus qui ont cette

tendance à un degré d'exaltation plus ou moins élevé, il se trouvoit dans la classe qui réunit les deux tendances des individus correspondans; en sorte que ceux de ces individus de la classe supérieure qui n'avoient attaqué que des phénomènes d'un ordre peu élevé, trouvoient à toutes les époques de civilisation des moyens de communiquer leur pensée à toute la masse humaine, par la classe intermédiaire.

XVI.e

Et il me fut dit, que dans une époque donnée, on appelleroit *héros* ces individus de l'espèce humaine qui réunissent au plus haut degré d'exaltation, et dans une égale proportion, les deux tendances.

XVII.e

En effet, ces individus privilégiés, communiquant avec les plus hautes pensées de leur époque, et se trouvant liés à la création par des chaînes que nulle puissance ne sauroit rompre, sont uniquement pressés du désir d'étendre la pensée qui les anime; et, comme ils ont de grands moyens d'agir sur les êtres

qui existent par cela même qu'ils y sont si fortement liés, on les voit former de vastes et sublimes desseins, et s'indigner que le monde ait des limites. Aussi, Alexandre écrivoit-il à Aristote : *Si vous publiez tel ouvrage, que saura donc de plus Alexandre que les autres hommes?*

XVIII.e

Et je sentis toute la hauteur de cette pensée d'Homère, qui fait dire à Télémaque par un vieillard, ami de son père : *Heureux jeune homme, ton ame ne nourrit que de grands desseins!*

XIX.e

Je vis encore que l'homme tendoit sans cesse à faire agir les forces de la nature pour lui, en les tournant à son profit, soit par des machines, soit par tous autres moyens physiques ou chimiques. Je le vis se servir d'abord de la force des animaux, bientôt il soumit les fleuves en leur faisant porter des multitudes de canots chargés de provisions; et, lorsqu'il eut découvert que les eaux de ces fleuves, par

cela même qu'elles se rendoient à la mer, receloient une grande puissance, il voulut encore se servir de cette force grossière; et sur ces rives, jadis couvertes de lianes suspendues à des arbres sans valeur, s'élevèrent des machines ingénieuses toutes employées au service de l'homme. Aujourd'hui, c'est la puissance même qui combine les élémens que l'homme étudie; de-là cette importance que l'on attache aux sciences chimiques, physiques ou physiologiques, aux sciences naturelles en général.

XX.e

Si l'homme, par tous ces travaux, par toutes ces méditations, trouvoit enfin ce qu'il cherche, on le verroit ordonner, par sa seule parole, aux élémens de le servir comme font aujourd'hui les animaux; et cette classe d'individus qui n'a, en quelque sorte, que la tendance physique pure, deviendroit inutile ou de si peu de valeur, qu'elle s'anéantiroit d'elle-même. C'est ainsi que les découvertes scientifiques tendent à ennoblir l'espèce humaine, et qu'il n'arrive jamais à celui qui a profondément médité sur leur influence de dire : Pourquoi vous donnez-vous tant de mal ? cela vous em-

pêchera-t-il de mourir? Ces dissours sont ceux de l'impie, ils ravalent l'homme à la condition de la brute, et l'empêcheroient d'arriver à ses hautes destinées, si, par une volonté expresse de la Divinité, les discours du sage, bien qu'ils soient souvent méprisés pendant des siècles entiers, n'étoient pas toujours à la fin les plus puissans.

XXI.e

Alors la politique ne me parut plus être ce vain dédale de combinaisons astucieuses et perfides; mais je conçus qu'une pensée subalterne nouvelle devant nécessairement faire une révolution dans toutes les parties de la société qu'elle peut atteindre, une pensée large et qui enveloppe toutes les autres, de telle sorte que rien de ce qui étoit auparavant ne peut exister sans se modifier, amène nécessairement les grandes révolutions. Ainsi, le Christ a dit: *Tout ce qui n'est pas pour moi est contre moi;* car la doctrine du Christ est tellement générale, que nul n'en peut voir la manifestation avec indifférence.

XXII.e

Et je vis que, puisque des héros se placent toujours à côté de ces grandes pensées, tous les peuples et tous les individus qui refusent de les partager doivent être dévorés.

XXIII.e

Les mêmes considérations me révélèrent encore l'assujétissement prochain d'une grande nation, qui semble arrivée au comble de la puissance et de la richesse; car j'ai vu les événemens passés, présens et à venir, en détail en même-temps que je les voyois en général; mais il ne m'appartient point de parler de choses spéciales. Que ceux qui me comprendront, méditent, ils verront les mêmes choses que moi, et ils aideront de tout leur cœur le héros divin qui, par un privilége qui n'avoit encore été accordé à aucun homme, a été appelé à les concevoir et à les exécuter.

XXIV.e

Convaincu par toutes ces révélations, je cessai donc de m'inquiéter de tous les événe-

mens particuliers; car, ayant conçu la grande pensée qui a fait et qui fera toutes les révolutions successives, je me suis mis à genoux devant le Dieu de paix des chrétiens qui est le mien, et je n'ai plus craint ni les évènemens de la vie, ni la mort; et je n'ai plus rien désiré, ni les grandeurs, ni la puissance de faire telle ou telle chose, car je sais que tout ce qui pourra se faire se fera. Seulement il m'est resté quelque curiosité de laisser une trace de mon passage sur la terre, et j'ai demandé à Dieu que ce fût une trace d'édification. Si ma vie se continue, je présenterai aux hommes d'autres longs travaux, car ma vie sera laborieuse.

SEPTIEME LIVRE.

Les Sciences.

SEPTIEME LIVRE.

I.er

J'avois les yeux fixés sur le théâtre du monde, et je cherchois à rendre mon cerveau sensible à tous les mouvemens qui s'y opéroient, lorsqu'un spectacle bien étrange vint frapper mon esprit. Je vis que cette classe d'hommes consciencieux dont j'ai antérieurement parlé, et que je n'avois considérée jusque-là que d'une manière générale, étoit divisée en deux armées immenses, à la tête desquelles on distinguoit des chefs également habiles. L'une de ces armées avoit autrefois créé le matérialisme, et le défendoit; l'autre soutenoit qu'il existoit une puissance divine.

II.e

Je ne concevois pas que deux points de vue aussi opposés pussent être défendus par tant d'esprits d'une si grande distinction, et je cherchois la cause de ce phénomène, car je ne dors point sur une pensée qui a frappé mon

esprit, et dont je ne conçois pas la loi de génération.

III.°

J'observai d'abord que l'armée des matérialistes se formoit principalement des hommes qui, dans leurs observations ou dans leurs méditations, faisoient abstraction de l'homme, ou bien ne le considéroient que dans l'état de mort comme les anatomistes, ou dans un état d'existence matérielle, comme les économistes tant anciens que modernes. Ces autres hommes, au contraire, qui se sont occupés à chercher la législation de la faculté percevante, ont tous été déistes, encore qu'ils fussent très-profonds dans les diverses parties de la science humaine; ainsi furent chez les anciens, Pythagore, Socrate, Platon; et chez les modernes, Pascal, Leibnitz, Descartes.

IV.°

Certes, si j'eusse dû me décider dans mon opinion par les grandes autorités, le sentiment de ceux qui reconnoissoient la puissance divine l'auroit emporté; mais, cependant, si je fusse

venu à considérer les adversaires redoutables qui ont toujours accompagné cette sublime pensée, et l'ont, pour ainsi-dire, combattue pied-à-pied, il me seroit nécessairement resté quelques motifs de doute.

V.e

Je m'étois souvent dit avec Thésée dans les suppliantes d'Euripide : *Puisque le monde se conserve, il y a donc plus de bien que de mal.* Or, l'opinion des déistes a toujours prévalu, l'opinion des déistes est peut-être ce qui fait qu'il y a plus de bien que de mal.

VI.e

J'écoutois encore ce divin chantre de la Grèce, et je l'entendois me répéter sous des milliers de formes différentes : *L'insensé qui méprise les Dieux creuse sa tombe.*

VII.e

Et, lorsque je venois à considérer le matérialisme, je ne pouvois pas cependant me dissimuler qu'il élevoit l'intelligence et conser-

voit les mœurs de celui qui consacroit sa vie à sa défense; mais quant à ceux qui embrassoient cette doctrine seulement par confiance dans les esprits qui la prêchoient, je les voyois défendre toutes sortes de débauches et d'excès, je les voyois s'y livrer eux-mêmes, et bientôt ces êtres énervés devenoient, sous tous les rapports, les rebuts les plus hideux de l'espèce humaine. Si, au contraire, je portois mes regards sur l'être qui croit à la Puissance divine, je le voyois s'ennoblir lui-même, mépriser les petites passions, et travailler avec courage, et sans interruption, à remplir la grande destinée de l'homme. Tous ceux qui suivoient ces préceptes, encore qu'ils n'en comprissent pas la sublimité, loin de se livrer à toutes sortes de débauches, faisoient leur joie du travail, élevoient leur famille dans les bonnes mœurs, et ne donnoient à l'État que des générations utiles à sa conservation.

VIII.e

Comment aurois-je pu douter, d'après toutes ces considérations, que le déisme n'ait pas contribué puissamment à la conservation de l'espèce humaine? Cependant, malheur à celui

qui arrive à la croyance en Dieu par cette voie ! et malheur à celui qui a dit le premier ! et malheur à ceux qui le répètent ! *Si Dieu n'eût pas existé, il faudroit l'inventer*. C'est un vil *cui bono*, qui pousse ces hommes à tenir de pareils discours; ils ne seront jamais que des hypocrites de vertu. Que le sage se ferme les oreilles, lorsqu'il est forcé de s'en approcher; car il n'entendroit que des impiétés mille fois plus horribles que celles que proclament les matérialistes.

IX.

Que l'on ne confonde pas ceux qui cherchent la législation de la faculté percevante avec les métaphysiciens modernes qui trouvent l'origine de toutes nos pensées dans nos cinq sens; car, comment l'homme seroit-il arrivé à l'idée de Dieu par cette voie? et peut-on nier que l'idée de Dieu n'existe dans le monde ?

X.

Nous savons assez que la nécessité de cacher aux hommes le fond de leur pensée, a fait découvrir à ces métaphysiciens des analogies fines

et délicates, au moyen desquelles ils masquent leur matérialisme, et se le déguisent peut-être à eux-mêmes; mais il est temps que cet art décevant des analogies soit banni du monde, et qu'il soit remplacé par la science des identités. Toute considération nouvelle qui n'est pas la traduction en d'autres termes des vérités reconnues, est une considération fausse; car, comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'une vérité.

XI.

Je me livrois à ces réflexions générales, lorsqu'il me fut ordonné de revenir sur mes pas, et de porter mon attention sur le mouvement des sciences pendant chaque époque de civilisation.

XII.

J'obéis, et bientôt je vis clairement que, dès le commencement de chaque époque, l'idée qui présideroit à l'organisation de l'époque suivante étoit déjà annoncée d'une manière solennelle; car, comme nous l'avons

dit antérieurement, la religion n'est que la prophétie des formes sociales à venir.

XIII.°

Ainsi, la religion d'une époque de civilisation n'est point, à proprement parler, le lien de cette époque, elle en seroit plutôt l'ennemie si la religion n'étoit pas essentiellement pacifique. Aussi voit-on les princes, bien que soumis à cette religion, toujours en lutte avec elle. Ils lui obéissent comme à une puissance supérieure qu'ils respectent malgré eux.

XIV.°

C'est par cette considération que l'on parvient à s'expliquer les singuliers phénomènes qui accompagnent l'état scientifique de chaque époque. Plusieurs individus embrassent nécessairement l'idée religieuse, d'autres se livrent à des sciences particulières; et, quoiqu'il faille, pour avancer les sciences particulières, posséder jusqu'à un certain degré cette faculté législatrice ou consciencieuse dont nous avons parlé, néanmoins, celui-là seul qui s'occupe de connoître la législation de la faculté perce-

vante, peut arriver à l'idée de Dieu. Et, comme c'est dans l'homme que cette faculté se montre de la manière la plus ostensible, ces individus religieux ne s'occupent que de l'étude de l'homme, et négligent toutes les autres. Les individus qui s'occupent des différentes sciences qui n'ont point l'homme pensant pour objet, faisant toutefois des observations grandes et belles, et qui sont revêtues de tous les augustes caractères de la vérité, s'enivrent pour ces sciences, ils en font l'objet de toutes leurs méditations; mais, comme l'homme est le phénomène le plus distingué de la planète, quelque profondes que soient leurs pensées, par la voie qu'ils suivent, ils ne peuvent jamais arriver jusqu'à l'homme; car les êtres inférieurs peuvent bien conduire à la connoissance des êtres supérieurs; mais ils ne révèlent jamais ce que ces êtres supérieurs ont de plus élevé en eux. Il n'en est pas de même des êtres supérieurs, celui qui connoît l'homme connoît tout le reste de la création : il n'a plus qu'à regarder.

XV.

Néanmoins, ces savans qui négligent l'étude

de l'homme, charmés par les grands résultats que leur donnent leurs profondes méditations, et sur-tout par les applications journalières que l'on peut faire de leurs découvertes aux premiers besoins de la vie, finissent par montrer un profond mépris pour toutes ces hautes révélations que donne l'étude de l'homme; et, comme la considération de la pensée dans l'homme peut seul conduire à la connoissance de Dieu, ils deviennent par le fait matérialistes, quoiqu'ils portent en eux, et que chacun d'eux soit pour le voyant une des plus grandes preuves de l'existence de Dieu.

XVI.e

Il se produit encore un autre phénomène. Toutes ces sciences particulières, d'abord multipliées à l'infini, puisqu'il peut s'en former autant que l'homme a de perceptions du monde extérieur, se réunissent en s'élevant; ces grandes différences que l'on observoit entr'elles à leur origine, s'effacent, et les savans voient avec délices se co-ordonner toutes leurs idées particulières sous un petit nombre de lois générales. Dans leur ravissement, plusieurs, poussés par un esprit inquiet, se hâtent de

HUITIEME LIVRE.

I.er

Ce fut un beau spectacle pour moi que celui de l'homme arrivé à la connoissance de la vérité, et tourmenté du besoin de la communiquer. Et, comme je réfléchissois sur la vive émotion que m'avoit fait éprouver ce spectacle, l'origine des beaux-arts me fut dévoilée.

II.e

La peinture, l'architecture, la poésie, ne me parurent plus de vaines imitations, recevant un caractère bas ou héroïque, comique ou sévère, selon le caractère de ceux qui faisoient un tableau, un monument, ou un poëme. Et, comme j'étois en présence de l'éternelle pensée qui a déterminé les lois de chaque genre, je vis clairement que, pour se communiquer, l'homme devoit obéir en esclave à ces lois immuables.

III.

Mais ces lois, il faut que je les révèle aux hommes, et le mode que je suis est sévère; car j'entends le bruit de la chaîne de fer qui lie toutes mes pensées, et j'en suis moi-même effrayé. J'obéis cependant à une puissance supérieure qui m'ordonne de m'astreindre à ce mode de communication.

IV.

Puisque j'obéis, les hommes ne me blâmeront point. Je marche donc avec sécurité dans la carrière que je me suis ouverte, et je me hâte de communiquer les vérités qui m'ont été révélées par de longues méditations. Car je ne veux point que le désir de laisser une trace d'édification chez les hommes, me donne la crainte de la mort, et je méprise les vains ornemens qui retarderoient la communication de ma pensée.

J'entre donc en matière.

V.°

Mes premières pensées me montrèrent d'abord la grande famille humaine, divisée en deux classes : l'une étoit uniquement employée à produire des résultats connus : elle sembloit ne songer qu'à conserver ou à multiplier. L'autre, sans cesse occupée à découvrir, fuyoit ce pénible travail qu'exige la multiplication ou la conservation; et, livrée toute entière à de profondes méditations, elle ne regardoit le grand phénomène du monde que pour l'interroger : toutes les jouissances sensuelles lui paroissoient méprisables.

VI.°

Alors, j'observai les mouvemens qui se faisoient dans chacune de ces classes; et je vis tous les individus, qui se livroient à la conservation ou à la multiplication, exécuter des recettes ou des lois connues, et tirer tout leur bonheur, toute leur richesse et toute leur puissance, de l'exécution de ces recettes ou de ces lois.

VII.e

Je vis encore ces mêmes individus, une fois habitués à exécuter de certaines recettes ou de certaines lois, refuser opiniâtrément d'en exécuter d'autres qui leur auroient été plus avantageuses; et je vis que par-là ma pensée actuelle se rattachoit parfaitement à toutes celles que j'ai présentées dans les livres précédens.

VIII.e

Je conçus donc que, dans cette portion exécutante de la famille humaine, celui-là étoit le plus heureux, le plus riche et le plus puissant qui avoit le mieux pénétré l'esprit de toutes les recettes et de toutes les lois de son époque, et je dis : Si cet homme n'est pas le monarque, il devroit l'être.

IX.e

Je conçus, par ces mêmes considérations, que celui-là se mettroit à la place du monarque, et seroit avec justice le chef d'une nouvelle

dynastie, qui non-seulement auroit le mieux pénétré l'esprit de toutes les recettes et de toutes les lois de son époque, mais encore auroit tenu son esprit dans une telle attitude, que, se trouvant en communication avec les penseurs et avec les exécuteurs, il lui deviendroit par-là même facile de satisfaire, et par conséquent de gouverner les deux classes, en introduisant ou facilitant l'introduction, sous la forme de recettes ou de lois, des nouvelles pensées émises dans la masse humaine.

X.°

Je vis les anciennes dynasties, encore qu'elles eussent toutes les vertus que les hommes estiment, renversées par ces mêmes hommes, lorsqu'elles négligeoient d'être le lien entre la classe pensante et la classe exécutante, et les devoirs du monarque me furent révélés dans le plus grand détail; mais je me réserve d'en parler dans d'autres circonstances.

XI.°

Ce tableau des mouvemens de la classe exécutive me fit découvrir, dans cette classe, des

XVI.e

Le roman s'emparera des individus passionnés; les voleurs, les scélérats de tout genre, les ambitieux, les victimes de l'amour sont exclusivement de son domaine; les personnages comiques ne lui appartiennent qu'accessoirement. Peindre le débat de toutes ces passions en lutte les unes avec les autres sans aucune pensée d'avenir; voilà tout ce qu'on exige du romancier. Et, lorsque le tableau est bien fait, que les situations sont naturelles et intéressantes, que le style est pur, on a fait preuve d'un grand talent.

XVII.e

Le tableau que l'historien doit mettre sous les yeux des hommes, est moins animé et moins intéressant; car il ne parle que des évènemens passés qu'il doit considérer avec calme, et cependant du point de vue le plus élevé de son époque. Nul ne peut arriver à une haute considération dans la comédie, le roman ou l'histoire, s'il ne s'est pas mis avant tout dans le point de vue le plus élevé de son époque;

car, combien de phénomènes dans le mouvement des passions? combien de faits historiques lui échapperont-ils s'il ne s'est pas placé assez haut pour les apercevoir mieux que les autres hommes qui veulent des sensations nouvelles en lisant une comédie, un roman ou une histoire?

XVIII.e

On voit, par cette considération, que Dieu seul pourroit produire une comédie, un roman ou une histoire parfaite; aussi l'Univers, qui renferme la révélation de toutes les vérités, jusqu'à celle de son existence, est-il son ouvrage.

XIX.e

On voit encore la cause du peu de durée des ouvrages qui appartiennent au genre descriptif, si l'écrivain qui les a composés n'est point allé se vivifier dans la source religieuse; car tous les points de vue, hors le point de vue chrétien, sont éphémères, et leur durée est d'autant plus courte qu'ils sont plus éloignés de la doctrine du Christ.

XX.e

Ainsi, la comédie et le roman ont dû avoir un caractère différent dans chaque époque de civilisation.

XXI.e

Ainsi, Tacite ne sera point le seul modèle des historiens modernes, et l'on ne regrettera point que les historiens anciens n'aient pas écrit l'histoire comme Humes ou Robertson, puisque le caractère historique varie comme la comédie et le roman dans chaque époque de civilisation.

XXIII.e

Il n'en sera pas de même des comédies, des romans où des histoires faites pendant le règne éternel du Christ; car tout ce qui se produira par l'esprit de cette doctrine sera éternel comme elle. De-là vient que la Bible, tant ancienne que nouvelle, renferme des compositions de tous les genres qui ne vieilliront jamais aux yeux des sages. Les Poèmes d'Homère et les Géor-

giques de Virgile arriveront aussi à l'immortalité, car la pensée de Dieu s'y trouve à chaque page; et comment une œuvre où est cette pensée pourroit-elle périr ?

Que l'on ne croie pas que je veuille ici comparer les livres d'Homère avec les Saints-Livres; mais lorsqu'un homme a dit du fond de son ame, quelle que soit sa religion : *Celui qui méprise Dieu, creuse sa tombe ;* ou, comme Virgile : *Heureux celui qui peut remonter aux causes des choses !* son nom est immortel !

XXIV.e

Ce genre de peinture, que l'on pourroit appeler la peinture descriptive, et qui est presque le seul cultivé par les peintres de nos jours, présente les mêmes observations, et est sujet aux mêmes lois, puisqu'il traite les mœurs existantes ou passées.

XXV.e

Quant à l'architecture, c'est en vain qu'on prétend la soumettre à des règles générales; il faut également admettre deux espèces d'archi-

tectures : l'architecture, qui a pour objet de satisfaire les besoins d'une époque de civilisation donnée : celle-là doit être rigoureusement calculée sur sa destination, et ce précepte ne sauroit être contesté. Mais l'architecture héroïque, qui ne s'occupe que de construire des temples pour les incarnations, est, comme la poésie héroïque, soumise à d'autres lois dont il faut chercher l'origine dans des considérations plus élevées.

XXVI.e

Le costume des hommes de la classe exécutive, est lui-même un résultat de l'époque de civilisation. Il n'en est pas de même du costume de la classe pensante, il est, dans tous les temps et dans tous les pays le même, ou à-peu-près; car il doit indiquer que l'individu, qui en est revêtu, n'appartient point à la classe des exécuteurs. Sa tête, qui est le siége de la pensée, doit seule paroître ; et, dans la religion chrétienne, il convient que le reste de son corps soit couvert d'une croix.

XXVII.

Ainsi, dans la classe des exécuteurs, tout est réel; et dans la classe des penseurs, tout est symbolique, la poésie, l'architecture, la peinture, les costumes eux-mêmes,

XXVIII.

Cette importante révélation me fit porter vivement ma pensée sur la loi de génération des symboles, et je conçus que ce seroit un haut degré de perfection que d'avoir l'image de Dieu toujours présente dans sa pensée sans le secours des symboles, mais que nul homme n'y étoit encore arrivé.

XXIX.

Puisque les symboles sont indispensables à la nature imparfaite de l'homme, il convenoit d'en chercher la loi de génération qui semble s'être perdue de nos jours; mais je m'aperçus bientôt que je ne pouvois arriver à cette connoissance que par un nouvel examen de la législation de la faculté percevante et religieuse.

XXX.

Pour découvrir la loi de génération des symboles, je n'avois donc qu'à m'étudier moi-même, moi qui suis en ce moment tourmenté du besoin d'éclaircir un aperçu que je ne communiquerai aux hommes que par la parole qui est elle-même un symbole de la pensée.

XXXI.

Je me représentai donc l'homme progressif, le vrai prêtre, celui qui a reçu de Dieu même et non des hommes, le sacerdoce, charmé par l'aperçu vague d'une vérité nouvelle : mais bientôt tourmenté par le besoin de se l'éclaircir à lui-même, sollicité tout-à-la-fois à la contemplation par les attraits d'un point de vue nouveau, et au travail par le besoin d'une vérité sans nuage; je vis, dis-je, ce prêtre du Très-Haut se livrer à une activité incroyable, car l'amour de la vérité agite bien autrement l'homme que le désir d'obtenir tous les plaisirs sensuels.

XXXII.e

Une activité si noble et si dépouillée d'intérêt personnel, ne pouvoit pas être sans résultat. Je vis donc l'homme progressif arriver à son but, et son ravissement extrême ne m'étonna pas moins que sa singulière activité. Il sembloit être en communication directe avec la Divinité, et il peignoit sa joie intérieure par des chants lyriques en l'honneur du Très-Haut: Telle fut l'origine de l'ode et du cantique qui ne sont ici qu'une action de grâce de l'homme envers le Créateur, et de-là, le caractère particulier de ce genre d'ode; car tous les chants lyriques ne doivent pas porter le même caractère.

XXXIII.e

Mais cet état d'extase fut suspendu par un trouble singulier qui annonçoit un grand combat intérieur. On voyoit sur le visage même du penseur, comme dans un miroir fidèle, toutes les idées anciennes qu'il avoit acquises par la même voie, se peindre en quelque sorte, mais dans un état de lutte épouvantable avec cette nouvelle conception. Toutes sembloient vou-

loir refuser de s'y soumettre; et, comme si elles eussent été animées par le pressentiment d'une sujétion prochaine, elles faisoient une résistance affreuse à considérer. Et je gémissois sur cette horrible situation de l'homme progressif qu'il peignoit par des pseaumes touchans.

XXXIV.e

Enfin, je vis une grande victoire succéder à cet état de guerre intérieur qu'éprouvoit l'homme progressif. Mais, chose remarquable, ce n'avoit été, pour ainsi-dire, qu'une à une, et un peu plus tard, en ne combattant qu'un petit nombre d'idées anciennes à-la-fois, que la nouvelle conception étoit parvenue à assurer son triomphe.

XXXV.e

Ce sont tous ces mouvemens qui se passent au-dedans de l'homme progressif qui vient de concevoir clairement une nouvelle pensée, qui se répètent ensuite au-dehors entre tous les individus d'une manière si exacte, que celui-là seul, qui a considéré avec attention ce singulier tableau, peut s'en faire une idée.

XXXVI.

Cette victoire de l'homme progressif, sur lui-même, le rend bientôt à cet état de calme et d'extase qu'il avoit d'abord éprouvé, et que procure nécessairement un triomphe qui ramène toutes nos perceptions à l'unité; car la nouvelle conception, devenue maîtresse absolue, ne souffre point qu'il s'en introduise une autre sans sa participation. Ainsi, l'homme progressif se trouve perpétuellement dans des états de paix, de guerre et de ravissement, jusqu'à ce que sa pensée cesse de s'élever. Le règne du Christ peut donc seul amener la paix, puisqu'il est la pensée de Dieu même, communiquée aux hommes par son propre Fils, et que, par conséquent, il ne peut pas y en avoir une plus haute.

Pour parler aux hommes un langage qui leur est plus familier, je dirai qu'il ne peut pas y avoir une pensée plus haute que la doctrine du Christ, puisque cette doctrine donne les caractères certains pour distinguer l'erreur de la vérité. Quant à ceux qui regarderont ce sentiment comme une chose à démontrer, je les prie

d'étudier l'esprit de la religion chrétienne avant de me répondre.

XXXVII°.

C'est pendant ce calme heureux, fruit de la victoire, que l'homme tout entier, sous la puissance du Saint-Esprit, tire des milliers de conséquences de la nouvelle pensée qu'il vient d'arracher à la créature, conséquences qui lui servent ensuite pour attaquer de nouveaux phénomènes dont il n'auroit pas aperçu l'existence sans elles. Telle est la voie par laquelle on peut parvenir à se rendre compte, dans le sens spirituel, du symbole de la Vierge, et de sa conception par l'opération du Saint-Esprit. Symbole admirable en lui-même, et à la réalité duquel il faut croire cependant; car la sainte Vierge a existé comme Jésus-Christ, puisque tout ce qui se passe dans le monde intellectuel, se passe ensuite dans le monde réalisé.

XXXVIII.°

Mais arrêtons-nous à ce moment de calme produit dans l'homme progressif par une grande victoire sur lui-même, et imaginons qu'il vient

de tirer une multitude de conséquences de sa nouvelle situation intellectuelle. Quel besoin éprouvera-t-il, si une nouvelle conception ne vient pas l'agiter de nouveau? Ne puis-je pas affirmer, sans craindre de me tromper, que ce sera celui de la communication? Car si le plaisir de découvrir une vérité est le plus grand de tous, puisqu'il nous fait voir Dieu *face à face*, qui se refusera à mettre au second rang le plaisir de la communiquer aux hommes.

XXXIX.e

Je vis donc l'homme progressif tantôt laborieux à l'excès, tantôt dans l'extase et le ravissement, tantôt dans le calme le plus parfait, mais toujours heureux, parce qu'il fait tout pour Dieu, et qu'il se connoît lui-même, s'occuper enfin de communiquer aux autres hommes tous les sentimens qui l'ont agité pendant son long silence : c'est alors que s'offrit à mes yeux ce spectacle bien singulier dont j'ai déja parlé. Tous ces combats qu'avoit eus à soutenir intérieurement l'homme progressif, le prêtre du Très-Haut, se manifestèrent au-dehors : chaque individu de la société dans laquelle il vivoit, devint un obstacle à la nouvelle conception

qu'il vouloit communiquer, et les combats que le penseur eut à soutenir au-dehors furent aussi nombreux, et bien plus terribles que ceux qu'il avoit d'abord soutenus au-dedans de lui-même. C'est ainsi que tout naît, croît et meurt avec douleur, et que l'amour de la créature d'abord, mais ensuite le seul amour du Créateur, peuvent consoler l'homme de sa déplorable condition.

XL.

Mais à mesure que la nouvelle conception faisoit des progrès dans la société où elle étoit née, les centres de lutte se multiplioient à l'infini, et toutes ces luttes finissoient, sans exception, par le triomphe de cette nouvelle conception, absolument comme cela s'étoit passé dans le cerveau de l'homme progressif qui avoit causé ce mouvement. C'est par l'étude de ce phénomène que l'on se rend compte, dans le sens spirituel, du mystère de l'Incarnation, mystère admirable, et à la réalité duquel il faut croire, car tout ce qui se passe dans le monde intellectuel se passe ensuite dans le monde réalisé.

XLI.e

Ainsi, une société tourmentée toute entière par une grande conception nouvelle, passe toute entière par des déchiremens affreux, et finit par arriver toute entière à cet état de calme que procure un triomphe qui ramène toutes nos perceptions à l'unité.

XLII.e

Par cette révolution intellectuelle, une société éprouve un grand accroissement de forces; et cette sensation, qui est si délicieuse pour l'individu, ne l'est pas moins pour une société toute entière, qui est un individu collectif. Ainsi naquit l'ode nationale qui porte un tout autre caractère que le cantique, mais qui se rapproche beaucoup plus de cette espèce d'ode, en quelque sorte individuelle, qui peint une grande victoire de l'homme progressif sur lui-même.

XLIII.e

L'ode nationale a pour unique objet de donner, à chaque individu, le sentiment de

la nouvelle puissance de l'individu collectif; elle ne ressemble donc en rien au cantique qui n'est qu'une action de grâce de l'homme à Dieu, et elle diffère de l'ode individuelle, jusqu'à ce que la nouvelle conception soit fondue dans l'idée religieuse; alors il ne reste que le cantique, et toute la nation s'unit à ses prêtres pour rendre grâce au Créateur.

XLIV.e

Quant à l'ode individuelle, elle ne diffère du cantique que momentanément, ainsi que l'ode nationale; il convient même qu'elle renferme des expressions orgueilleuses, comme toute la poésie des païens; car elle ne doit s'en purger qu'en se fondant dans l'idée religieuse; mais elle ne diffère que peu de l'ode nationale, et seulement, peut-être, par la grandeur des expressions qui sont permises à cette dernière.

XLV.e

Tous ces chants, enfans de la vanité humaine, admettent un certain désordre dans les expressions et dans les idées que n'admet point le cantique. Le cantique, au contraire,

exige que la pensée de Dieu paroisse dans toute sa pureté ; il bannit l'orgueil ; mais il autorise un vague, et même une multitude d'expressions gigantesques qui expriment, mieux que tout le reste, les vains efforts de l'homme, pour peindre la grandeur de Dieu.

XLVI.e

Mais je suis encore loin d'avoir parcouru tout le domaine de la poésie héroïque, qui n'est que la peinture de l'Incarnation de la divinité dans l'homme ; car cette puissance, dont une société toute entière vient d'acquérir la sensation, donne bientôt à cette société, comme elle l'a donné à l'individu, le besoin de la communication, et l'on voit se manifester, entre les nations, une lutte plus gigantesque et plus terrible que celle que l'on a observée d'abord dans le cerveau de l'individu, et ensuite entre les individus eux-mêmes, mais absolument de la même nature ; et lorsque cette lutte entre les nations vient à se terminer par le triomphe de la nouvelle conception, les hommes arrivent encore à cet état de calme et d'extase qu'ils peignent par un chant lyrique que j'appellerai l'Ode épique.

tant dans un point de vue philosophique très-élevé. Aussi Aristote dit-il avec beaucoup de raison, que la construction régulière d'une fable dramatique est réservée aux poètes mûrs, et qu'il est fort rare que les jeunes y réussissent, tandis qu'ils obtiennent assez ordinairement des succès pour tout ce qui regarde la facture du vers.

LI.

Quant au poëme épique, puisque nous avons dit que l'individu collectif éprouve en tout les mêmes besoins que l'individu isolé, lorsqu'il vient à partager les sensations de cet individu isolé; le poëme épique résultera de l'action d'une nation sur d'autres nations, auxquelles elle voudra communiquer sa supériorité. Or, lorsque cette sensation du besoin de communiquer se montre dans une nation, il se présente toujours un héros pour le satisfaire; car nul besoin ne se montre dans le monde qu'il n'ait été précédé des moyens de le satisfaire; le nouveau-né devant toujours dévorer ou faire disparoître ceux qui étoient puissans avant lui. En sorte que, si ce héros vient à succomber, il s'en présente aussitôt un autre tout aussi digne

que le premier d'exécuter la grande mission épique.

LII.

Toutes les actions qui conduisent essentiellement le missionnaire épique à son triomphe, et quelques-unes des fautes capitales qu'il a faites contre son but, composent une partie du poëme épique ; l'autre partie est formée par les résistances et par les fautes des nations qui font obstacle au missionnaire épique. Mais, dans tous ces détails, il faut avoir grand soin de bien caractériser l'idée principale de la nation qui attaque et de la nation qui se défend. Ainsi, les Grecs, guidés par Minerve, devant Troyes, laisseront faire à leur roi des rois une grande faute contre la sagesse elle-même ; et le ressentiment d'Achille arrêté par Minerve, se prolongera cependant assez pour que les Grecs consument de longs jours, dans des travaux inutiles, en expiation de leur faute. C'est par cette expiation qu'ils arriveront à se réunir tous sous l'égide de Minerve, et qu'enfin ils obtiendront la victoire. Les Troyens, au contraire, soumis à l'empire de Vénus, offriront le spectacle d'une nation florissante, et livrée

au luxe et aux plaisirs ; une femme sera la cause de tous leurs maux ; leurs guerriers les plus célèbres seront presque tous nés d'unions illicites, et les charmes d'Hélène leur rendront excusables toutes les fautes de Pâris ; Hector lui-même sera attendri par la beauté d'Hélène, et on le verra se livrer aux douceurs du lien conjugal avec un plaisir qui laisse bien voir les traces dont les ames les plus fortes sont empreintes par la divinité qu'on adore dans un pays. Du côté des Grecs, au contraire, ce n'est que du fer au-lieu d'or ; pas une femme, si ce n'est Briséis, ne paroît pendant tout le cours du poëme ; tous les guerriers sont les fruits d'unions légitimes, ou bien d'unions de quelques grands princes avec des divinités, ainsi le divin Achille. Minerve préside à tous les conseils ; elle couvre de son égide les guerriers les plus illustres dans les combats, et Jupiter accorde la victoire aux Grecs long-temps avant qu'ils l'aient obtenue. Ainsi le veut l'irrévocable destin, dit le Maître des Dieux, et il est sourd aux prières de Vénus.

LIII.

Voyez ce déluge du Poussin, qui n'est peut-

être pas un poëme épique moins beau que l'Iliade. Dieu veut exterminer la race humaine; car elle a cessé de reconnoître sa toute-puissance; mais il existe un juste qu'il a résolu de sauver, et par lequel il doit rétablir le monde dans son premier état de splendeur, et remettre le sceptre dans les mains de la grande famille humaine. Le peintre fait tomber dans le lointain des torrens de pluie qui noircissent l'horizon, et qui ont déjà submergé la terre presque toute entière. Quel autre que Dieu auroit pu produire une aussi épouvantable catastrophe! Un rocher reste cependant; il est le seul espoir de quelques misérables qui y abordent avec une barque, ou en nageant avec effort. Le serpent, antique auteur de tant de maux, se glisse le long de ce rocher, et semble vouloir en atteindre la cime; il y arrivera sans doute, et aussi ces misérables restes de l'espèce humaine; mais à quoi serviront tous ces efforts? des torrens de pluie continuent de tomber; on croit voir la surface des eaux s'élever, tant la conception est parfaite. Toute l'espèce humaine va donc périr! Non, il y avoit un juste sur la terre, et Dieu l'a sauvé. Voyez l'arche de Noé qui flotte sur la surface des ondes vers un horizon plus clair; c'est là

qu'est le juste avec toute sa famille, et un seul couple de tous les animaux qui doivent rester sur la terre.

LIV.e

Si l'on compare ce tableau du déluge qui peut être regardé comme un symbole de l'erreur renversée au milieu du triomphe le plus éclatant ; et cette arche du Seigneur, qui représente si bien l'humble vérité sans puissance, et agitée par tant d'obstacles, et cependant toujours triomphante et toujours conservatrice ; et cette belle pensée de Dieu que la colère n'aveugle point, puisqu'il a pu découvrir un juste au milieu de tant d'iniquités ; car voilà tout ce qui brille d'un si grand éclat dans ce tableau du Poussin ; si l'on compare, dis-je, ce tableau avec un tableau du Déluge qui fut exposé au salon, il y a quelques années, combien ne regrettera-t-on pas que ce peintre de nos jours, dont le talent est si distingué, ne se soit pas vivifié au flambeau de la religion. Une famille couronnée de toutes les grâces, une tendre mère belle comme Vénus, un père courageux, un vieux aïeul porté sur les épaules de son fils, ont atteint un rocher sur lequel croît un arbre ; le fils tenant

d'une main sa famille déjà submergée, et sur ses épaules son père, infortuné spectateur de tant de maux, s'attache de l'autre main à cet arbre, qui ploie et se rompt sous le poids du nouveau fardeau qu'on lui fait supporter.

Si Dieu apparoît dans ce tableau, certes ce n'est pas le Dieu des chrétiens, c'est un Dieu injuste et barbare que l'avarice du vieil aïeul, qui emporte sa bourse, ne justifie pas assurément du forfait que le peintre lui fait commettre. D'ailleurs, tout drame, tout poëme, l'ode exceptée, tout tableau doivent peindre une action; or, une action a toujours un commencement, un milieu et une fin. Mais dans ce nouveau tableau du Déluge, où est le commencement, quelle est la cause de la catastrophe? il est bien vrai qu'on en voit le milieu, mais où est la fin? Ce tableau n'est donc qu'une étude; mais ce n'est certainement pas une conception dramatique ou épique. Dans l'Iliade et dans le tableau du Poussin, les choses sont bien autrement conçues. Les Grecs, guidés par Minerve, marchent contre Troyes. Voilà le commencement; mais une grande faute retarde leur victoire, et le poëme tout entier sera la peinture des maux éprouvés pour l'expiation de cette faute; il se terminera cependant par le triom-

phe des Grecs. Dans le tableau du Poussin, le commencement est la colère de Dieu, le milieu ce sont les effets de cette colère, et la fin le triomphe du juste par la volonté de Dieu. Voilà une action vraîment épique, puisque la fin en est bonne, et que toutes les parties concourent à faire connoître la pensée unique qu'on a voulu rendre, qui est la toute-puissance de Dieu, résultant de sa souveraine justice.

LV.e

Ainsi, le poëme épique est un dans toutes ses parties, comme le drame; de-là, l'impossibilité de tirer une action dramatique des poëmes d'Homère. D'ailleurs, les héros épiques, étant les plus nobles de tous, ne peuvent que s'avilir, en rentrant dans l'action dramatique. Je ne veux pas dire par-là qu'un héros, qui a joué pendant quelque temps, ou même qui joue actuellement un rôle épique, ne puisse ensuite jouer un rôle dramatique; mais il faut le placer dans d'autres circonstances, et ne jamais convertir une action épique en une action dramatique.

LVI.

J'ai parlé de l'origine du cantique, et j'ai dit qu'il étoit le chant du prêtre; j'ai parlé de l'origine de l'ode, et j'ai indiqué ses différens états qui ne sont que des états de passage par lesquels elle arrive à se fondre dans le cantique; j'ai parlé de la construction d'une fable épique et d'une fable dramatique, et j'ai fait, par forme d'exemple, un examen rapide d'un beau poëme et d'un beau tableau, pour montrer que ma pensée s'applique à toutes les divisions des beaux-arts. Je crois avoir ainsi traité de tout ce qui appartient essentiellement à la poésie héroïque. J'avois antérieurement parlé de la poésie descriptive, en général, et en particulier de la comédie, du roman et de l'histoire qui composent le genre descriptif. Je crois que ce que j'ai dit sur ces différentes matières, peut introduire dans tous les mystères des beaux-arts. Plus tard je publierai un ouvrage détaillé sur ce sujet; mais j'ai encore beaucoup à méditer et à apprendre avant de me mettre au travail. D'ailleurs, il me reste à traiter des progrès de l'idée religieuse, et il faut que je réunisse toutes mes forces pour en parler dignement.

NEUVIÈME LIVRE.

I.er

Je forme une entreprise bien difficile, car je veux contribuer à ramener la doctrine du Christ chez des peuples, où presque tout ce qui est distingué par ses lumières ou par sa puissance, se glorifie de son impiété.

II.e

Esprits vierges, que la contagion du siècle n'a point frappés, considérez cet étendard de la croix, encore tout resplendissant de son premier éclat. Ni le temps destructeur, ni l'impie mille fois plus destructeur que le temps, n'ont pu le renverser : apprenez-en la cause, et que votre foi soit désormais inébranlable.

III.e

Je ne parlerai ni à votre cœur, ni à vos sens, car mon dessein n'est point de produire une exaltation passagère ; mais je dirai comment est née l'idée religieuse chez les hommes, com-

ment elle s'y est développée, et sur-tout comment elle s'est peu-à-peu dégagée des formes charnelles qui lui étoient étrangères.

IV.e

Que si, au premier aspect, la hauteur d'une doctrine toute spirituelle confondoit votre entendement, considérez un instant tous les heureux effets qu'elle produit dans le monde; animé par un si beau spectacle, votre esprit s'élèvera plus facilement vers Dieu, et l'amour vous donnera des forces qui vous sont inconnues.

V.e

Voyez donc ce Chrétien; ni la misère, ni le mépris public, ni les plus noires calomnies, ni la richesse, ni la puissance, ni la gloire même, cette passion, la plus noble des esprits du siècle, ne le peuvent émouvoir. A la misère il oppose la joie qu'il éprouve de la recherche et de la contemplation de la vérité; au mépris public, le peu de cas qu'il fait des louanges de ce même public. A la calomnie.... qui ne sait, puisque saint Paul l'a dit, que *toute la gloire*

du Chrétien est dans le témoignage que lui rend sa conscience. Les richesses, la puissance, la gloire n'exercent pas un plus grand empire sur le vrai Chrétien; il les considère, lorsqu'il vient à les posséder, comme un dépôt mis par Dieu dans ses mains, et ne s'occupe que d'en faire un bon usage.

VI.

Voyez-le encore dans les détails de sa vie... Ses jours ne se consument point à réaliser d'ambitieux projets, ou à donner aux hommes une vaine et passagère opinion de son mérite; toujours occupé, au contraire, de sa seule amélioration et de faire un bon emploi de chaque instant de sa vie, son esprit continuellement élevé vers Dieu, ou préoccupé de recherches scientifiques; *car il ne faut point blâmer la science qui, étant considérée en soi, est bonne et selon l'ordre de Dieu;* son esprit, dis-je, demeure dans un calme parfait; *il ne forme de soupçons contre personne;* il ne fuit, ni ne recherche point la société des hommes dont il n'a rien à redouter, puisqu'il ne craint pas même la mort, ni rien à recevoir, puisqu'il met toute sa confiance et tout son amour en

Dieu. Si on le charge d'un fardeau, il le porte avec une telle résignation et un tel courage, que tout le monde voudroit le soulager. S'il a du pouvoir, il commande avec tant de douceur des choses si parfaites, que tout le monde voudroit lui obéir. La seule pensée qui émeuve le calme profond de son ame, c'est le désir d'amener les autres hommes à partager les charmes de son existence; mais son prosélitisme est pacifique et bienveillant : le bonheur de ses frères est son seul désir, et il n'entre dans ses actions nulle envie de soumettre ceux qu'il a amenés à partager sa pensée.... Faites comme moi, leur dit-il; allez et tâchez de ne plus vous tromper, c'est-à-dire, de ne plus pécher.

VII.e

Qui oseroit blâmer ce Chrétien de son prosélitisme et de son horreur pour l'impiété? Car si pourtant un jour, la faculté la plus noble doit, par la force même des choses, dominer sur la terre, qu'a fait le Chrétien, si ce n'est de se transporter seul et par la seule puissance de sa volonté, dans cet avenir encore si loin de nous.

VIII.e

Que si, dans nos temps de guerre et d'immoralité, le Chrétien éprouve toutes sortes de mépris et d'affronts, est-ce à lui qu'il le faut attribuer, ou bien à l'impiété du siècle?

IX.e

Que si même plusieurs Chrétiens se trompent de route, et se croient cependant dans la bonne voie... Que si d'autres n'arborent l'étendard du Christ que par des considérations humaines, est-ce à la doctrine qu'il le faut attribuer, ou bien encore à l'impiété du siècle?

X.e

Car, que dit cette doctrine? Obéissez à Dieu, qui est la raison par excellence, puisqu'il donne toujours la puissance à ce qu'il y a de plus excellent, et n'aimez les autres hommes, ni parce qu'ils sont vos parens, ni parce qu'ils sont vos voisins, mais parce qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, c'est-à-dire, cette excellente raison qui donne à ceux qui s'en laissent

toucher, la vie et la paix avec eux-mêmes et avec tous, tandis qu'elle livre aux souffrances, à la guerre et à la mort, tout ce qui refuse de lui obéir.

XI.

Mais cette excellente raison, l'homme seul peut la posséder. Ainsi, l'idée religieuse ne peut se produire dans l'homme que lorsqu'il vient à se considérer lui-même; car étudier l'homme, ce n'est ni l'observer par les facultés qui lui sont communes avec la brute, ni par les facultés instinctives qui lui sont particulières, mais c'est l'observer sous le seul rapport qui le fait être homme, c'est-à-dire, sous le rapport de sa faculté législatrice ou consciencieuse; car c'est par cette faculté qu'il se met en relation avec la Divinité, qu'il découvre les caractères certains de la vérité, qu'il découvre ensuite la vérité elle-même, à laquelle il n'avoit d'abord obéi que par instinct comme les animaux; et qu'enfin ses actions peuvent lui être imputées à crime ou à vertu; car qui s'aviseroit d'imputer un crime ou une vertu à la brute? et dans l'homme, combien sont excusables, tant ils sont ravalés à la condition de la brute?

XII.e

Mon esprit se plaisoit dans cette considération de l'homme ennobli, au point de reconnoître l'unité de Dieu; car je savois, depuis long-temps, que le nombre de perceptions dont un être est susceptible, quelque grand qu'il soit, ne le poussoit qu'à un vil appétit semblable à celui de l'animal, et que toutes ces perceptions dépourvues de la propriété d'être transmises, se bornant à l'individu qui les éprouve, l'on verroit les générations se succéder sans fruit les unes pour les autres, et ma raison, charmée par cette belle harmonie, auroit eu peine à s'en distraire, si je n'eusse été entraîné par la hauteur du sujet que je traite.

XIII.e

Mettons donc à présent à la place de cet être instinctif qui n'obéit qu'à ses appétits, cet autre être consciencieux qui s'occupe constamment de réagir sur lui-même, pour faire la législation de ses propres facultés, et nous verrons la na-

ture animale s'ennoblir progressivement par la disparition des espèces inférieures.

XIV.

Je sais que ce phénomène d'ennoblissement s'observe dans les végétaux et dans les animaux; mais l'homme seul peut l'y apercevoir, et encore n'est-ce qu'après l'avoir reconnu dans lui-même; car, comme nous l'avons déjà dit, l'étude de l'homme conduit seule à toutes les autres, même à celle des minéraux, puisque l'homme est le grand symbole dans lequel se révèlent de la manière la plus ostensible et la plus éclatante, les plus hauts mystères de la puissance divine.

XV.

Sans doute, c'est un beau titre de noblesse dans une espèce que la faculté de faire la législation de ses propres perceptions, et de pouvoir ainsi les transmettre à la postérité; mais ce titre n'étoit pas suffisant pour l'homme que Dieu créa dans un moment d'amour; il lui fut encore accordé de faire jusqu'à la législation de sa propre faculté consciencieuse, et de se

mettre ainsi dans un rapport intime et parfait avec son Créateur; car la science ne conduit pas directement à la connoissance de Dieu, et tend bien plutôt à en écarter l'homme, en le poussant à se mettre à la place du Créateur.

XVI.e

Ainsi l'homme ne se distingue pas seulement de la brute, par un plus grand nombre de relations avec le monde extérieur; mais il s'en distingue encore par la noble faculté de faire la législation de ses perceptions, et par la faculté plus noble encore de faire jusqu'à la législation de sa propre faculté législatrice.

XVII.e

Au commencement des sociétés, à peine distinguoit-on quelques hommes de la classe la plus noble; mais la classe qui s'occupoit de la législation des perceptions étoit déjà fort nombreuse: aussi cette époque fut-elle celle du polythéisme; l'homme, enivré par les charmes de la science, ne put voir sans ravissement que toutes ses actions étoient soumises à des règles fixes, que les végétaux eux-mêmes

et toute la race animale obéissoient à des lois immuables, et il conçut qu'une puissance supérieure avoit créé ces lois dont nul être ne pouvoit s'écarter sans en être sévèrement puni.

XVIII.

Mais comme ces perceptions étoient multipliées à l'infini, et que tous ces phénomènes sembloient avoir une origine différente et se gouverner par des lois particulières, il conçut bientôt autant de divinités supérieures qu'il observa de grands phénomènes, et laissa régir le reste du monde par une multitude de divinités inférieures, que chaque peuple choisit à son gré.

XIX.

C'est ainsi que naquit le polythéisme, et quand l'homme, dès l'origine des choses, auroit médité assez profondément pour s'apercevoir que les diverses apparences de ses divinités, ne devoient être attribuées qu'à la différence des êtres dans lesquels elles se manifestoient, il auroit bien pu arriver par ce chemin à un

Dieu unique; mais ce Dieu, qui est produit par la science de la nature, n'est point le Dieu des Chrétiens qui résulte de la connoissance de l'homme, et non de la connoissance des relations de l'homme avec les choses extérieures à l'homme; car l'homme seul porte en lui la révélation de la divinité : je ne me lasse point de le répéter.

XX.e

Ainsi ce ne fut que par une grande erreur, mais à-la-vérité par une erreur presqu'inévitable, que l'homme a passé son enfance dans le polythéisme. Néanmoins, dès cette première époque, on voyoit apparoître de loin en loin dans l'espèce humaine, et comme de grands fanaux qui indiquoient le port, des êtres privilégiés et inspirés par Dieu même; ils annonçoient aux hommes qu'il n'y avoit qu'un dieu seul puissant et seul Créateur de toutes choses; mais ils étoient obligés de cacher leur doctrine, car les hommes les persécutoient.

XXI.e

A côté du polythéisme, on vit, comme aux

époques suivantes, se placer le matérialisme. En effet, le matérialisme, qui n'est que l'explication du monde par des phénomènes inférieurs à l'homme, se nourrit de peu comme de beaucoup de science; sa tendance est d'expliquer les phénomènes par eux-mêmes, et d'admettre au moins un effet sans cause; le matérialiste s'inquiète peu de la durée de sa doctrine, car il ne cherche qu'à briller, il n'est que vanité et se met toujours à la place de Dieu, lui qui ne vit que quelques jours. L'homme religieux, au contraire, reconnoît humblement son ignorance, toujours disposé à apprendre, parce qu'il sait qu'il existe un grand nombre de choses qu'il ne peut expliquer; on le voit conserver une espèce de jeunesse jusque dans la plus extrême vieillesse. Sa douceur, sa simplicité semblent être celles de l'enfance, tant il désire avec ardeur l'ennoblissement de l'espèce humaine; comme dans l'enfance, il n'a eu, pendant tout le cours de sa longue carrière, que des chagrins passagers et des plaisirs nombreux toujours en harmonie avec son âge. Aucunes de ses pensées n'ont d'ailleurs été rejetées, car elles étoient toutes la traduction en différens termes d'observations, dont la vérité étoit incontestable; jamais

le vrai Chrétien ne fut entraîné par le désir de tout pénétrer, ni par les charmes d'un ambitieux avenir. Le matérialiste, au contraire, toujours occupé de l'opinion des hommes, et qui a passé toute son existence en vaines et brillantes spéculations, a vu, pendant le cours de sa vie, tous ses systêmes se détruire et être remplacés par d'autres systêmes fondés sur de nouvelles observations qui lui étoient inconnues. Cet abandon de ses opinions qui faisoient ses seuls titres à la gloire, rend sa vieillesse chagrine et douloureuse. Il défend avec opiniâtreté les rêves qui ont charmé sa jeunesse, et achève de s'isoler par cette ténacité repoussante, en sorte qu'il meurt en maudissant l'espèce humaine et sa propre existence, dont il cherche en vain le résultat.

XXII.

Il ne faut pas confondre avec le matérialiste, le paisible savant qui n'a jamais songé aux idées religieuses, et qui, renfermé dans son atelier, interroge la nature par de nombreuses expériences. La vie laborieuse, et en quelque sorte instinctive de cet homme utile, n'est sans doute pas aussi bien employée que s'il se

la confession de l'unité de Dieu. Mais la hauteur de leur pensée ne les garantira pas des plus horribles persécutions; il faudra que Pythagore ne communique sa doctrine que sous des formes mystérieuses, et qu'il erre de pays en pays; que Socrate boive la ciguë; et que le grand Prophète ne tire les Israélites de la terre de servitude que par des prodiges inouis. Sa propre conservation sera elle-même un prodige, car les Pharaons voyant la lignée d'Abraham se multiplier à l'infini, craindront que ce peuple ne devienne plus nombreux que le leur, et emploieront toutes sortes de moyens pour l'empêcher de prospérer. Inutiles efforts.... Comment la puissance de la créature pourroit-elle rivaliser avec celle du Créateur?

XXVI.

Ces Israélites eux-mêmes, dépositaires, depuis Abraham, de la croyance en un seul Dieu, ne deviendront nation que par des efforts incroyables. Combien Abraham ne montrera-t-il pas de prudence, de douceur, de courage pour assurer sa propre existence et celle de sa postérité? Combien sa postérité elle-même n'éprouvera-t-elle pas de persécu-

tions avant d'entrer dans la terre promise, c'est-à-dire, avant d'avoir triomphé des obstacles qui s'opposeront à son existence comme nation?

XXVII.

Mais la doctrine de Moïse n'est que la figure charnelle de la doctrine du Christ. L'homme n'est point encore racheté du péché de son premier père; le grand symbole de la Circoncision, et le ministère même du grand-prêtre Melchisédech, annoncent bien, à-la-vérité, que l'homme doit obéir à l'esprit, et que l'être progressif sera distingué de l'Être conservateur et multiplicateur; mais il n'a pas encore été dit aux hommes : *Vous ferez tout par amour de Dieu;* c'est au Christ, c'est au Fils de Dieu lui-même qu'il est réservé d'annoncer cette haute vérité, et de mourir pour l'avoir annoncée. C'est donc le mystère de la croix qui représente toute la chair soumise à l'esprit, et non le symbole de la Circoncision, qui doit racheter entièrement la grande famille humaine, et la mettre dans un rapport intime et parfait avec son Créateur.

XXVIII.e

Mais cette doctrine du Christ, *toute grande et toute sublime*, n'échappera pas non plus aux persécutions. Non-seulement elle causera la mort de celui qui l'aura proclamée, mais des apôtres, mais de nombreux martyrs devront la sceller de leur sang. Les peuples mêmes qui l'adopteront n'en comprendront point l'esprit pendant de longs siècles, et par conséquent ne se soumettront qu'extérieurement à ses préceptes. Ils persécuteront les Juifs, et le culte de Moïse sera encore tout entier dans leur cœur et dans leurs actions. Car toutes ces nations fondées sur le mercantillisme, ne sont que l'incarnation du culte de Moïse. Les prêtres du Christianisme eux-mêmes, les prêtres qui doivent tenir le flambeau qui dirige les peuples dans les routes de l'avenir, oublieront la prédication des apôtres; et faisant de l'autel un trône d'orgueil et de vanité, et de l'entrée de la maison du Seigneur un vil trafic, se prostitueront aux grandeurs humaines, et deviendront les premiers ministres d'impiété. Leurs prédications dépourvues du véritable esprit religieux, éloigneront de plus en plus de la

vraie route; et tous les principes conservateurs de l'homme et de la société, avilis, méprisés, présenteront aux regards effrayés du sage l'image du chaos le plus affreux dans un avenir prochain. Mais le prophète, qui connoît la force du Christ, ne sera point trompé par ces apparences.... il sait trop bien que la puissance de la créature ne peut pas rivaliser avec celle du Créateur.

XXIX.

Je réfléchissois sur toutes ces choses, lorsque je fus frappé d'un grand phénomène : je vis toutes les formes religieuses dépendantes du polythéisme attaquées par l'ennemi le plus redoutable de l'espèce humaine, je veux parler de l'idolâtrie qui consiste à adorer l'ouvrage de ses mains à la place de la Divinité. En effet, comment cela n'auroit-il pas été, puisque le paganisme n'est lui-même qu'une grande idolâtrie dans laquelle on distingue à peine quelques traces de la vraie religion; car elles y existent ces traces : le paganisme auroit-il pu se soutenir un instant sans ce germe vivifiant ? Par une conséquence nécessaire, je vis les prêtres du paganisme favoriser cette er-

reur des peuples, qu'ils respectoient, parce qu'ils la partageoient eux-mêmes, si ce n'est en totalité, au moins en grande partie. Je vis encore le règne de l'idolâtrie se propager jusque dans le culte mosaïque; car la vaine science de l'homme n'avoit point été renversée de son trône d'orgueil par cette doctrine; mais là, loin d'être tolérée, elle fut sévèrement punie par Dieu lui-même et par le grand prophète qui obéissoit aux ordres de Dieu. Les prophètes et les prêtres qui vinrent après Moïse, ne l'eurent pas moins en horreur; ils la réprimèrent sévèrement aussi; et lorsqu'ils n'étoient pas assez forts pour en triompher, ils passoient leur vie en longs gémissemens sur ce triste aveuglement des hommes. Dans la religion chrétienne, au contraire, l'idolâtrie ne s'est plus rencontrée que dans les classes ignorantes de la société; et quoiqu'il y ait eu des prêtres assez-avides pour la favoriser, on ne peut cependant pas la considérer comme une ennemie redoutable de notre auguste doctrine.

XXX.

Cette idolâtrie qui accompagna et fit même partie du polythéisme pendant toute son exis-

tence, qui causa de si grands maux dans Israël, ne jouera donc qu'un rôle méprisable pendant le règne éternel du Christ.

XXXI.

Mais d'autres ennemis attaqueront cette sublime doctrine ; car sous combien de formes ne sait pas se déguiser l'éternel ennemi du genre humain ?

XXXII.

Ce ne sera point le paganisme qui suscitera ces ennemis à la doctrine évangélique ; elle triompheroit sans peine de leur puissance, quelque grande qu'elle fût en apparence ; mais ils sortiront du sein même de la doctrine, et l'on verra à leur tête les Pères les plus renommés de l'église, ceux qui prêchoient, il n'y a encore que quelques jours, de la manière la plus sainte et la plus parfaite.

XXXIII.

Dieu des chrétiens, pourquoi as-tu souffert cette honteuse aberration de l'esprit humain

à l'instant même où tu venois de le combler de tes divines clartés ? Etudies la nature, me dit la grande voix des siècles, et tu verras que sur la terre tout doit naître, se conserver et croître avec douleur, et cesse d'aspirer à une perfection qui n'appartient pas à l'homme !

XXXIV.e

Je sentis que cette voie étoit celle de la vérité, et je rentrai humblement dans ma triste condition d'homme, bien triste en effet, puisqu'elle me condamne à voir et à souffrir moi-même des maux sans remède.

Alors je vis s'élever à côté de la majesté du Christ, deux grands trônes. Sur l'un se placèrent tous les hérésiarques, depuis Simon jusqu'à Luther; sur l'autre, ô déplorable foiblesse de l'esprit humain ! se placèrent les hommes les plus saints, les plus ardens défenseurs et les plus fidèles observateurs de la religion du Christ. Mais, entraînés par un zèle plus louable qu'éclairé, ces saints voulurent suivre l'exemple des apôtres, et organiser des formes sociales conséquentes à la doctrine qu'ils prêchoient; et comme ils étoient loin d'en pénétrer tout l'esprit, comme les apôtres, car

à l'époque où ils apparurent dans le monde, le culte n'étoit déjà plus qu'un vain simulacre pour un grand nombre, ils organisèrent des formes sociales tellement incomplètes, qu'à peine y entrevoyoit-on la pensée qu'ils vouloient élever : telle a été l'origine de plusieurs ordres religieux fondés dans les vues les plus parfaites; et cependant, dans une si grande contradiction sur plusieurs points, quoiqu'ils fussent parfaits sur d'autres, avec la nature humaine, qu'il étoit presqu'impossible d'y reconnoître l'impulsion du Très-Haut.

XXXV.e

Toutefois, ces institutions incomplètes furent pour l'homme une espèce d'apprentissage nécessaire; car Dieu ne permet rien d'inutile; et comme l'on vit, dans la suite des temps, ces institutions se multiplier à l'infini, on put observer que les dernières étoient constamment des expressions plus complètes de la doctrine évangélique; mais aucune n'ayant atteint à une assez haute perfection pour en être une expression rigoureuse, elles n'eurent toutes qu'une existence éphémère, parce qu'elles n'étoient pas des êtres parfaits,

et que la vie de tous les êtres vivans imparfaits est limitée en raison de leur imperfection.

XXXVI.e

Sans doute, la forme donnée à l'église par les apôtres est parfaite; mais ils n'ont fait qu'indiquer les règles les plus générales. Qu'y a-t-il, en effet, de plus sage au monde que ces conciles dont ils ont donné le premier exemple? Qu'y a-t-il de plus admirable que cet esprit de prosélytisme et de bienveillance, au-dessus de toutes les persécutions, qu'ils ont établi parmi eux? Mais leur vie ne fut point assez longue et assez tranquille pour qu'ils achevassent leur haute mission; et depuis eux, l'esprit de la doctrine s'étant successivement altéré par les efforts des hérésiarques, et par la foiblesse des fidèles eux-mêmes, la longue enfance de notre auguste religion s'est consumée en nombreuses disputes.

XXXVII.e

Les hérésies sont loin d'avoir une origine aussi noble. Toutes ont été créées par des esprits inquiets, plus animés par le désir de

briller aux yeux des hommes, et d'obtenir un trône temporel, que par l'amour de Dieu. Aussi voyoit-on des hérésiarques nier ce qui constitue essentiellement la vraie doctrine. Quelquefois, sans doute, par une erreur de leur esprit, mais, le plus souvent, pour déduire de ce qu'ils nioient une doctrine d'une observation plus facile, et qui pût entraîner un plus grand nombre d'hommes dans l'erreur. Ainsi, les uns nioient la divinité du Fils, d'autres la divinité du Saint-Esprit; ceux-là la virginité de la mère du Christ : et comme ces hérésies ne pouvoient se répandre qu'en les comparant à la vraie doctrine, beaucoup d'esprits plus superficiels, ou plus subtils que justes, les adoptoient. Telle a été la loi de génération des hérésies depuis Simon jusqu'à Luther ; car les hérésiarques n'ont point attaqué les conséquences de la doctrine du Christ, mais le principe, et c'est au principe qu'il faut remonter pour les combattre.

XXXVIII.

Si maintenant l'on vient à considérer toutes ces formes sociales organisées, à-la-vérité,

dans l'esprit de la bonne doctrine, mais qui en étoient souvent des expressions très-incomplètes, et quelquefois, et souvent même encore, des expressions incomplètes d'une simple conséquence très-éloignée de la doctrine, on concevra l'insuffisance de ces institutions pour combattre les hérésies dont l'origine est presque toujours beaucoup plus élevée ; et ces apparences de foiblesse de la bonne doctrine entrant en lutte avec des hérésies, n'étonneront plus. Le vrai chrétien ne se laisse point tromper par ces apparences. Il en connoît la cause, et il en préfère la foiblesse qui résulte d'une ignorance passagère, à la force plus passagère encore que donne l'erreur ; car les hérésies ne présentent aux hommes un spectre de puissance qu'en se multipliant à l'infini, et en se renversant continuellement les unes les autres.

Je prie maintenant que l'on permette une dernière réflexion comme contrôle de tout ce que j'ai dit.

Si l'on considère avec attention tous les ordres religieux qui sont autant de formes

sociales, fondées sur des aperçus incomplets de la bonne doctrine, non comme des asyles de paresseux, ce qui, d'ailleurs, est contraire à la vérité historique, mais comme des essais de la forme sociale qui doit suivre, essais qui n'ont pas pu soutenir leur existence, soit parce qu'ils étoient trop prématurés, soit à cause de leur imperfection; on verra les ordres religieux sous un aspect nouveau, et l'histoire de leur fondation, et même celle de leur existence et de leur destruction acquerra un haut degré d'intérêt, sur-tout si l'on parvient à pénétrer les vraies causes de leur peu de durée.

En effet, qui pourroit regarder la société des Jésuites, par exemple, comme un asyle de paresseux, elle qui a couvert la terre de ses missionnaires, et qui a formé les établissemens du Paraguay?

Au reste, mon intention est de faire un ouvrage détaillé, dans lequel je traiterai des hérésies, des conciles et des ordres religieux, pour servir d'introduction à un autre ouvrage dans lequel je déterminerai également avec détail les lois de la forme sociale qui suivra

THÉORIE
DE L'ENVAHISSEMENT,
OU
ÉTUDE DU LIVRE DE LA POLITIQUE.

THÉORIE
DE L'ENVAHISSEMENT,
OU
ÉTUDE DU LIVRE DE LA POLITIQUE.

I.er L'ÉTAT législatif ou administratif d'un pays, son état politique, son état littéraire, son état mercantille et industriel, etc., etc., ne sont que des déductions de son état scientifique; et son état scientifique est lui-même le produit de son état législatif ou administratif, de son état politique, de son état littéraire, de son état mercantille et industriel; car toute vraie science s'extrait des réalités, et c'est dans la seule considération des réalités que la science trouve des forces pour s'élever jusqu'au moyen de modifier ces réalités; et c'est encore par ces modifications apportées dans les réalités, que la science se fournit à elle-même de nouveaux sujets d'observation puisés dans ces mêmes réalités modifiées.

II.° Aussi, la science fait-elle de bien plus grands pas chez les nations qui passent journellement en pratique les découvertes dont elle a enrichi l'espèce humaine, que chez celles qui se livrent à une vaine contemplation.

III.° L'idée religieuse ne doit point être assimilée aux autres parties des connoissances humaines : c'est toujours par héritage qu'une nation possède une idée religieuse, l'idée religieuse ne pouvant se produire que chez des peuples très-vieux.

IV.° Avant la science tout est chaos, savoir n'est donc que voir, voir n'est que distinguer, et distinguer n'est pas autre chose que comparer continuellement entr'elles la totalité de ses perceptions, et en noter les différences.

V.° Plus le point de vue d'un être est bas, plus il voit de différence entre les choses, et plus sa puissance sur les choses est bornée. Un être qui sait peu possède donc un nombre de sciences tout à-la-fois plus grand et plus compliqué.

VI.° Ramener toutes les perceptions dont un être est susceptible à une loi unique, est le but de la science de cet être, et à cet état de science correspondroit son plus haut degré de puissance.

VII.° Cependant il peut arriver qu'un être soit conduit à la considération de l'unité par un seul des phénomènes dont il a la perception; mais alors sa marche, pour arriver à cette considération, sera nécessairement longue, tortueuse et dépourvue d'élégance relative et non pas d'élégance absolue.

VIII.° Il y a une époque de la vie d'une espèce où elle n'a ramené aucune de ses perceptions à l'unité, quoique l'idée d'un Dieu unique y existe déjà dans quelques esprits privilégiés; mais cette idée ne vient point par la science, encore que toute science doive un jour se fondre dans cette idée, et lui rendre, en quelque sorte, un hommage de soumission; il y a une autre époque où une seule des perceptions d'une espèce est ramenée à l'unité; il y a une troisième époque où plusieurs de ses perceptions sont ramenées à l'unité, et l'on pourroit en imaginer une dernière où

toutes ses perceptions seroient encore ramenées à l'unité. Le résultat général de tout ceci est le polythéisme et le monothéisme, la science ayant toujours poussé l'homme à se mettre à la place de Dieu. Les résultats particuliers sont ce dont nous allons faire la Théorie de l'Envahissement.

IX.e Mais, comme un être n'arrive jamais à ce point d'avoir la perception de toutes ses relations avec le monde extérieur, sa puissance se trouve bornée par son organisation; et c'est par-là que se manifeste sa différence entre lui et Dieu, différence que nul effort humain ne pourra lui faire franchir. Néanmoins en résultat, toute loi révélant nécessairement une partie de la pensée universelle, toute découverte d'une loi fait jouir un être du plaisir de voir Dieu face à face, et un être s'est autant identifié avec Dieu qu'il est en lui, lorsqu'il a ramené toutes ses perceptions à ressortir d'une loi unique, au moyen de laquelle il peut les reproduire à volonté.

La doctrine chrétienne a ramené l'homme pensant qui est le plus grand de tous les phénomènes, puisqu'il les comprend tous, à l'unité; il

restoit tous les autres phénomènes que l'homme perçoit dans l'Univers à ramener à cette unité; mais cet ouvrage n'étoit point digne du Fils de Dieu, il a été réservé à l'homme, et c'est à cela qu'ont travaillé les nations modernes, encore qu'elles aient momentanément élevé un temple d'impiété sur ces inébranlables fondations.

X.° Un point de vue étant donné, qu'il soit haut ou bas, il n'y a autre chose à faire, pour tout être raisonnable, que de se mettre dans ce point de vue, et de considérer de là toutes les choses qui l'entourent.

XI.° Lorsqu'une multitude d'êtres se mettent ainsi dans le point de vue donné, il en résulte une multitude d'observations qui n'auroient point été faites si l'on eût été placé dans un point de vue moins élevé; il en résulte aussi qu'une multitude de choses qui, d'un point de vue moins élevé, semblent tout-à-fait différentes, sont reconnues pour être semblables; et alors les différences disparoissent dans le passé, mais elles se montrent en plus grand nombre encore dans l'avenir. C'est ainsi que

la foiblesse humaine rend infini le domaine de la science humaine..

XIIe Cette multitude d'observations faites d'un même point de vue par plusieurs êtres, ne portant pas, de toute nécessité, sur les mêmes choses, soit à cause de l'organisation particulière de ces êtres, soit à cause des circonstances locales, il en résulte plusieurs sciences.

XIIIe Les différentes sciences peuvent encore être tout à-la-fois des objets semblables, considérés de points de vue plus ou moins élevés.

XIVe La tendance générale, ou plutôt la nature des choses, ne permettant pas aux êtres de faire de nouvelles observations dans la direction où ils sont, sans comparer toutes ces observations entr'elles, chaque science se trouve, de toute nécessité, résumée en un certain nombre de lois qui varie sans cesse, mais toujours en diminuant jusqu'à ce que cette science soit ramenée toute entière à l'unité.

XVe Chaque science en particulier offre donc une image corporelle de la religion; les

individus qui la cultivent passent nécessairement par une espèce de polythéisme scientifique, et tendent à une espèce de monothéisme scientifique.

XVI.e Comme la durée de l'être théorique et pratique que nous considérons est limitée, et qu'il y a une époque de sa vie où il cesse d'acquérir de nouvelles perceptions, ainsi que nous l'avons antérieurement examiné; c'est à cette époque que cet être commence à travailler à son résumé particulier, à sa religion scientifique particulière; que l'on me permette cette expression.

XVII.e Ce sont tous ces résumés qui forment autant de petits trônes d'orgueil qui éloignent de la vraie religion et engendrent l'impiété.

XVIII.e Mais si la réunion à laquelle appartient cet être devenu vieux, continue à acquérir de nouvelles perceptions par la voie de ses jeunes gens qui profiteront du résumé produit par leurs devanciers, résumé duquel ces devanciers n'avoient rien considéré, toutes leurs forces ayant été employées à le produire; on verra les jeunes savans faire, en partant de

ce point de vue, de nouvelles observations, desquelles il résultera ensuite un nouveau point de vue plus élevé; et ainsi ces nouveaux venus attaqueront les anciens sectateurs qui, renfermés dans leurs vieilles considérations comme dans une forteresse, y attendront, sans céder, une mort glorieuse : c'est ainsi que se font quelques envahissemens dans les sciences.

XIX.° Il se fait encore des envahissemens, non pas d'une autre nature, ni d'une autre origine, mais qui se présentent avec des caractères différens. Ce ne sont plus ceux qui cultivent une même science qui s'attaquent; ce sont, au contraire, des êtres qui cultivent des sciences en apparence extrêmement éloignées. Mais si l'on considère les choses avec attention, on trouvera que la différence n'est qu'apparente; car élever le point de vue en réunissant ensemble deux corps de sciences jusque-là séparés, c'est absolument la même chose que d'élever le point de vue en faisant dans une science donnée une observation nouvelle, avec cette différence toutefois, qu'il arrive ordinairement que, lorsque deux corps de sciences se réunissent, la révolution est naturellement beaucoup plus considérable. C'est ainsi que

jusqu'à la soumission parfaite à la doctrine du Christ, qui donne seule tous les caractères certains de la vérité et la marche pour la découvrir, les sciences seront, comme les empires, dans des révolutions perpétuelles.

XX.e Mais comme non-seulement la durée de l'être théorique et pratique est limitée, mais encore que la durée d'une réunion d'êtres de la même espèce l'est aussi, ainsi que nous l'avons prouvé dans d'autres études, il arrive que tous ces envahissemens deviennent moins fréquens et plus considérables à mesure qu'une réunion vieillit : ils deviennent moins fréquens, parce que le nombre des observations particulières à chaque science devient plus petit, en sorte que ce ne sont plus que des corps de sciences qui se lient entr'eux.

XXI.e Si l'on suit avec attention la marche des choses, on trouvera que les arts, le commerce, la politique, etc., etc., n'étant que des déductions de l'état scientifique ou de l'état religieux, toutes les révolutions qui s'y passeront suivront nécessairement les révolutions scientifiques ou religieuses, mais lentement, parce que la propagation ne peut se faire dans l'espace,

innovations. En effet, cette ancienne religion est la pensée qui leur a successivement donné la forme qu'ils ont maintenant. Mais c'est la pensée tout-à-fait absorbée par la forme produite; c'est la pensée incarnée, et cette pensée incarnée ne peut pas se fondre dans une pensée plus étendue, plus grande, sans détruire toutes les formes qui sont résultées de sa première manifestation; de-là vient que si l'on ne sait pas s'abstraire jusqu'à souffrir avec joie ce changement de formes par amour de Dieu, il y a des luttes sanglantes qui finissent toujours par le triomphe de la nouvelle idée. Ceci représente sur la terre le combat des anges rebelles qui avoient cependant autrefois émané de la puissance divine.

XXVII.e La forme des gouvernemens est donc essentiellement liée à la religion existante, puisqu'elle en est le résultat, et ce n'est que par une profonde sagesse qu'Homère fait dire à Ulysse, *celui qui méprise les Dieux creuse sa tombe*. Et comme la religion chrétienne doit être éternelle, parce qu'elle est parfaite, le gouvernement qui s'organisera sur cette doctrine sera aussi parfait et par conséquent éternel. Les sciences seront aussi par-

faites, et il n'y aura plus d'envahissemens dans le monde, parce que le Christ aura tout envahi par le grand mystère de la croix.

XXVIII.e Tout ceci prouvera assez clairement aux esprits attentifs, que nul gouvernement ne peut ni ne doit se modifier sur l'état scientifique actuel du pays qui lui est soumis; il lui faut pour boussole un point de vue général, entièrement dégagé, et qui embrasse l'ensemble de tous les phénomènes. C'est Dieu seul qui doit conduire l'homme et non la créature qui est uniquement chargée de le conserver en se dévouant à ses besoins.

XXIX.e Ainsi, à mesure que l'idée religieuse se vulgarise, le gouvernement qui s'y est soumis se modifie nécessairement par la propagation de cette idée; la forme qui convenoit lorsqu'un petit nombre d'êtres partageoit l'idée religieuse nouvelle, ne convenant plus lorsque cette pensée est devenue commune à un grand nombre; en sorte que le gouvernement devient chaque jour une expression plus complète de la nouvelle idée religieuse.

XXX.e Ce sont toutes ces fusions successives qui déterminent ces querelles continuelles entre les apôtres de la doctrine et les souverains; le pouvoir exécutif qui est représenté par le monarque ayant une tendance continuelle à la stabilité, au repos, au repos poussé même jusqu'à la maigreur ou à la mort, si la pensée ne venoit continuellement le réveiller. Mais les résistances du souverain sont vaines à cette époque qui est celle de la jeunesse; il faut que l'individu social croisse, grandisse, se développe, comme il faut qu'un jeune homme croisse, grandisse, se développe, encore qu'il en résulte souvent plusieurs révolutions douloureuses et quelquefois mortelles. Car cette parole de saint Paul, *si ce que je vous dis est une vérité, il n'est pas en votre pouvoir de le détruire*, doit être confirmée dans le temps et dans l'espace.

XXXI.e Les actions des souverains sont donc toujours précédées de la prédication; quelquefois elles semblent marcher ensemble tant elles se suivent immédiatement, et alors l'action est beaucoup plus rapide; mais cette persuasion accompagnée de violence n'a d'efficacité que sur des peuples qui n'auroient pas

été fort longs à persuader quand la violence ne s'en seroit pas mêlée. Toujours est-il que la violence abrège le cours naturel des évènemens, mais plus encore l'élévation de la pensée, ce qui n'empêche pas que la violence ne puisse encore aider même la pensée la plus élevée. Disons, cependant, que si la pensée est tellement élevée qu'elle ne puisse pas être communiquée, la violence, comme nous l'avons dit, ne pourra avoir qu'une efficacité momentanée et absolument dépendante du génie de celui qui l'aura exercée; aussitôt que cette action puissante s'affoiblira, ses effets disparoîtront petit-à-petit, et s'évanouiront totalement avec elle; en sorte qu'il est absolument vrai de dire que la persuasion doit précéder la violence, et qu'il ne peut jamais y avoir simultanéité parfaite entre ces deux actes : je prie à cet égard qu'on ne se contente pas des apparences, et qu'on étudie les évènemens historiques à fond.

XXXIIe Ajoutons qu'il n'est pas libre au pouvoir exécutif de ne se pas modifier à mesure que la pensée religieuse se vulgarise; mais il n'en est pas de même de l'état scientifique d'un pays, car la pensée religieuse change entière-

ment le point de vue de l'individu qui s'en laisse pénétrer, modifie la totalité de ses actions, tandis que le résumé scientifique, même le plus général, n'en change qu'une très petite partie, et encore n'agit-il que sur une fraction de la société. Si donc le souverain, prenant cette pensée scientifique pour une pensée religieuse, c'est-à-dire, pour une pensée générale, imagine de modifier son systême de gouvernement sur cette pensée scientifique, il excitera contre lui toutes les autres classes de la société, qui ne sont pas encore arrivées au même point de vue, ou qui se trouvent dans une position à n'y arriver jamais. Une pensée générale, c'est-à-dire, une pensée religieuse peut donc seule modifier la forme du gouvernement, et lorsque cette pensée générale est aussi répandue qu'elle peut l'être, elle a exercé sur le gouvernement toutes les modifications qu'il lui avoit été donné d'exercer; elle est incarnée, elle est sur-le-point d'être remplacée par une autre pensée religieuse, ou bien si cette pensée religieuse est la doctrine chrétienne, elle est sur le point de dominer le monde; car le sceptre du monde sera pour la première nation qui s'organisera d'une manière conséquente à la totalité de la doctrine chré-

tienne; jusque-là il n'y aura que des gouvernemens et des formes religieuses qui se dévoreront les unes les autres. C'est ce combat qui est peint par la fable de Saturne et de Jupiter. Mais la tendance de la vieille pensée religieuse sera d'arrêter le développement de la nouvelle qui cependant est née d'elle et par elle, et elle ne manquera pas de profiter de son état de foiblesse pour lui faire éprouver toutes sortes de persécutions : efforts superflus, car ce qui se passe dans un envahissement particulier se passe dans un envahissement général.

XXXIII.e Nous pouvons même dire que la vieille pensée religieuse dévorera plusieurs de ses enfans lorsqu'elle sera arrivée à l'état stationnaire; car, à cette époque, les deux puissances spirituelles et temporelles étant réunies dans la puissance temporelle, ont un intérêt commun, celui de la conservation du moi; et comme ce moi se trouvera assailli par une multitude de doctrines nouvelles qui ne seront que des essais de résumés plus ou moins complets du nouvel état scientifique, ou des produits de la fermentation d'une idée religieuse plus élevée, ces ouvrages, tous d'abord trop incomplets, seront détruits, et avec eux ceux

qui les auront prêchés, et cela très-facilement; mais à mesure que les résumés deviendront plus complets, leur destruction excitera des secousses plus violentes, jusqu'à ce qu'enfin la vieille organisation ne suffira plus pour supporter tant et de si violentes secousses.

XXXIV.° Avant ces nouveaux aperçus religieux, il se présentera une autre espèce de doctrines. Ces doctrines ne seront que la critique de quelques points de l'ancienne, critique qui toutefois se fera au moyen des nouveaux aperçus scientifiques, assemblage bizarre de pensées provenant du mélange des pensées terrestres avec les pensées divines. Ces nouvelles doctrines trouveront naturellement moins de peine à s'implanter qu'un aperçu religieux plus élevé, puisqu'elles se bornent à quelques simplifications apparentes et à quelques retranchemens dans le dogme; et, comme elles ne sont d'ailleurs que la réunion de la pensée constituant la vieille doctrine, avec les puissances temporelles qui en sont résultées, les puissances temporelles admettent sans difficulté ces doctrines critiques qui constatent leur indépendance, et elles ne font pas attention qu'elles s'attachent à un cadavre : quant au nouvel

aperçu religieux, elles le repoussent sans pitié; car il attaque leur propre existence.

XXXV.e Si maintenant nous considérons une réunion d'individus produisant une idée religieuse plus élevée, il est bien évident que nulle réunion au monde ne sera moins propre à recevoir cette nouvelle idée que celle dans laquelle elle sera née; et cette pensée, *nul n'est prophète en son pays*, ne doit pas s'entendre du mépris que l'on a naturellement pour la supériorité des hommes que l'on a vu croître, mais bien de l'espèce de colère qu'inspire celui qui se sert des anciennes idées comme d'un piédestal, pour élever les siennes propres. C'est par cette raison que Galilée, que Descartes, et que tout homme en général, porteur d'une vérité nouvelle, est d'abord mal reçu de tout le monde savant, et particulièrement de la classe de savans à laquelle il appartient, et dont il a élevé la doctrine. Or, la nouvelle idée religieuse n'attaque plus telle ou telle classe de savans ou d'artistes, mais bien la sommité de la société, c'est-à-dire, le lien qui est commun entre tous les individus, et par lequel ils ont tous des rapports ensemble, quelque soit d'ailleurs leur profession; il faut donc s'attendre

qu'il sera totalement repoussé par la réunion qui l'aura produit, et qu'il ne restera d'autre ressource aux apôtres de cette doctrine que de la prêcher parmi le peuple qui étoit soumis à l'ancienne religion, sans la comprendre, et qui admet volontiers la nouvelle, parce qu'elle lui promet un changement, et que d'ailleurs la peine qu'on prend à la lui expliquer, lui forme une espèce de spectacle.

XXXVI.° Si même il existe à côté de cette réunion quelques autres réunions dans un état barbare ou peu avancé, les mêmes raisons qui ont déterminé les apôtres à répandre leur doctrine dans le peuple, les détermineront à la porter chez ces peuples barbares ou peu avancés.

Ces mêmes apôtres endoctrineront aussi la jeunesse crédule, avide et ignorante, les femmes qui ne reçoivent que des impressions passagères, et qui aiment toujours les nouveautés; en sorte que l'on verra un spectacle bien étrange, les individus les plus considérables d'une réunion par leurs lumières, leur puissance, leurs richesses, refuser avec opiniâtreté une doctrine plus élevée que celle à laquelle ils tiennent, et le peuple ignorant,

les enfans, les femmes, les barbares accueillir cette même doctrine avec une sorte d'enthousiasme.

XXXVII.° Tel sera donc l'état des choses que ces peuples barbares, jusque-là repoussés et contenus, s'organisant petit-à-petit sur la pensée religieuse qu'ils auront admise, réagiront sur le peuple éclairé qui leur aura transmis cette pensée, et la populace de ce même peuple, éclairée, mutinée par la prédication des apôtres, fera, pour-ainsi-dire, cause commune avec les peuples barbares pour renverser son propre gouvernement. Tout ce qui tient à ce gouvernement, devra donc s'irriter de plus en plus; les violences se succéderont avec une rapidité épouvantable et toujours croissante, jusqu'à ce que la nouvelle idée devenue dominante, lasse de persécutions et d'humilités, exercera une vengeance terrible qui ne sera assouvie que par l'anéantissement total de la vieille nation qui aura repoussé la nouvelle idée religieuse née dans son sein.

XXXVIII.° Cet évènement terminera toutes les scènes sanglantes qui accompagnent la gestation d'une idée religieuse; que l'on me per-

mette cette expression; mais cette idée religieuse n'aura pas pour cela exercé toute son influence; il lui restera encore à convertir tous les peuples jeunes avec lesquels elle pourra établir quelque contact, et ce sera là le temps de la croissance libre dont nous avons parlé, croissance libre qui ne fait plus souffrir la mère, mais laisse encore à son nouveau-né de cruelles crises à supporter. L'histoire de cette croissance a été faite; il nous reste maintenant à examiner un autre phénomène.

XXXIX.° La nouvelle pensée religieuse ne pénètre ni dans un peuple, ni chez les peuples voisins tout-d'un-coup; mais elle s'établit d'abord dans quelques têtes réparties sur différens points. Toutes ces têtes, tous ces points exercent une influence organisante, et sont, pour-ainsi-dire, autant de centres de petites nations qui vont croître séparément, en tant que ces centres se formeront chez des nations voisines, ou autant de centres de mutinerie et de sédition, en tant que ces centres se formeront dans l'ancienne réunion.

XL.° Une nation qui a produit son dernier résumé, son résumé religieux, est donc

exposée à deux espèces de déchiremens, à un déchirement intérieur, et à un déchirement extérieur, et cela simultanément, en sorte que tout concourt à hâter sa ruine. C'est ainsi que, lorsqu'il apparoît dans les forêts vierges de l'Amérique une nouvelle espèce végétale plus forte que celles qui existent déjà, on voit d'abord quelques individus isolés de cette espèce nouvelle se répandre çà et là; mais bientôt ces individus isolés deviennent des groupes, et ces groupes, qui grandissent ensuite, finissent par envahir le domaine des espèces inférieures qui cherchent vainement à leur résister.

XLI.° Tant qu'une nation marche avec l'ancienne idée religieuse, sans qu'il s'en soit produit une nouvelle, elle est puissante, et son plus haut degré est l'époque où l'ancienne idée religieuse est tellement liée, tellement incarnée avec le gouvernement, que les deux puissances spirituelles et temporelles n'en forment plus qu'une toute temporelle; c'est aussi à cette époque de fusion complète que naissent les doctrines critiques, doctrines qui doivent toute leur vogue non à leur supériorité réelle, mais à la propriété qui leur est particulière de hâter la ruine de la vieille souche pontificale qui ne sert

plus à rien, puisqu'elle a perdu son caractère par un honteux oubli de l'ancienne doctrine. Ces doctrines critiques, depuis la première qui n'est adoptée que par les plus hardis, jusqu'à la dernière qui tombe jusque dans la populace pour en faire la croyance, marquent l'époque de virilité d'une forme sociale; et encore qu'aucune de ces doctrines n'ait une même apparence, il est toujours bien facile de voir qu'elles ont toutes le même but, qui est d'effacer la puissance pontificale ou spirituelle, que le premier résumé religieux tendra, au contraire, à faire renaître.

XLII.° C'est à cette époque de virilité qu'une réunion débarrassée de toutes les crises de la jeunesse, conquiert tout ce qui l'entoure, pour imposer à tout ce qui l'entoure sa forme sociale, et, par ses conquêtes, elle ne fait que préparer les voies à la nouvelle idée religieuse qui s'introduira immédiatement après. Car le peuple conquérant, afin d'assurer sa domination, est obligé de détruire la forme sociale du peuple conquis et, par conséquent, sa forme religieuse, si elle est très-différente de la sienne; s'il n'y a que des nuances, il peut la fondre dans la sienne propre, sans éprouver de grandes diffi-

cultés; mais si la différence est très-grande, il faut qu'il détruise, et le pontife et le gouvernement qui en est le produit. Les principaux prêtres et les principales maisons d'un pays, sont donc naturellement en butte à la colère du conquérant; et, pour comprimer les autres classes de la société, et non pour les convertir, le conquérant appelle ses propres citoyens, qu'il mêle avec quelques individus du peuple conquis. Le conquérant tâche toujours que ces individus du peuple conquis dont il se sert, appartiennent à des familles considérées, ou, à un grade élevé, dans l'ordre des prêtres; mais cela ne leur procure toujours qu'une domination passagère; car ces individus foibles sont, tout à-la-fois, avilis par leur foiblesse et par la méfiance du conquérant qui les emploie. De cette manière, le peuple conquérant détruit la tête et l'ancien lien du peuple conquis, et aplanit les voies de l'apôtre; car ce peuple conquérant, en s'établissant, secoue les esprits, les rend inquiets, remuants, indociles, et, par conséquent, merveilleusement propres à recevoir une nouvelle doctrine qui les tire de cette anarchie intestine.

XLIII.° C'est donc au milieu et dans toutes

les extrémités de l'empire vieux, que l'apôtre remplit à-la-fois sa mission, et c'est sur les extrémités les plus reculées et les plus nouvellement aglomérées, que sa prédication a le plus d'efficacité. Ce sont donc les extrémités qui viendront porter le coup mortel au cœur, quand le temps sera venu. Que ceux qui ont des oreilles entendent, et l'avenir leur sera dévoilé, et, par conséquent, les lois de la sagesse.

XLIV.e Mais comme par la nature des choses, les centres de déchirement tendent à se multiplier, ce grand empire verra tous les canaux par lesquels sa puissance se transmettoit jusqu'aux extrémités, se dessécher, se fermer; et ces extrémités seront déjà la proie d'une multitude d'autres petits peuples, que son centre existera encore, mais dans un tel état de caducité, qu'à peine ce vieux corps sentira-t-il ses maux, encore bien moins sera-t-il capable de les guérir : on ne guérit point de la vieillesse.

XLV.e Donc, là où le gouvernement conquérant cessera le plus tôt d'exercer sa puissance, là commencera le développement le plus

rapide de la nouvelle doctrine, rien n'y mettant plus d'obstacles considérables.

XLVI.° Là où commencera d'abord le développement le plus rapide de la nouvelle doctrine, là aussi, par conséquent, commenceront le plus tôt les premiers aperçus scientifiques; car la nouvelle doctrine religieuse qui n'est point née de la science, vivifie cependant la science.

XLVII.° Ces premiers aperçus se feront du point de vue auquel on aura été élevé par la nouvelle doctrine, puisque le progrès des sciences est singulièrement modifié par la nature des relations sociales, quoiqu'indirectement; mais ces nouveaux aperçus ne se feront que par un petit nombre d'esprits distingués, et ce seront ces esprits qui semeront les premiers germes de l'impiété, tant ils savoureront avec délices ces nouveaux fruits de l'arbre de la science. On les verra donc, dès cette époque, tenter de rivaliser avec leur propre religion; mais les coups qu'ils lui porteront seront si légers, que les sectateurs fidèles n'en concevront que peu d'inquiétude. Néanmoins, les esprits sains, parmi les sectateurs, tendront à étouffer ces germes; les esprits faux, parmi les novateurs, tendront à en faire

des bases de doctrine générale; de-là naîtront à la fin des combats, des persécutions sans nombre, où le novateur sera toujours vaincu, encore que plusieurs de ses innovations soient admises; car sa pensée étoit soutenue par des vérités, mais il leur donnoit une trop grande extension.

XLVIII.° De toutes ces doctrines nouvelles fondées sur de nouveaux aperçus scientifiques, il ne restera donc, grâce à la puissance de l'ancienne doctrine, que ce qu'il y a de vrai et d'utile aux hommes, et toutes ces vérités se répartiront dans les différentes branches d'industrie pour les vivifier. C'est ainsi que la religion est le grand balancier qui maintient en harmonie, et fait aller vers leur but, dans le temps et la mesure convenables, toutes les parties de la machine sociale.

XLIX.° Tous ces aperçus scientifiques nouveaux et destinés seulement à vivifier les différentes branches d'industrie, et à augmenter la puissance de l'homme sur les choses, se faisant d'abord dans les réunions où le peuple conquérant cessera le plus tôt d'exercer son influence, ce seront donc dans ces réunions que brilleront d'abord les arts, et en général toutes sortes d'industries; ce seront donc ces réunions

qui auront d'abord le plus de richesses, le plus de puissance, puisque nous avons prouvé, dans d'autres études, que la richesse et la puissance étoient des produits naturels de la supériorité d'intelligence. Or, nous avons vu encore, dans d'autres études, que les différens âges de la civilisation se marquoient par les différentes formes de la puissance exécutive; elles se marquent aussi par les différentes formes de la puissance religieuse. Toutefois nous n'entrerons pas ici dans cette matière qui est traitée ailleurs fort au long; cependant notre besoin actuel nous forçant à considérer l'idée religieuse, je vais examiner, en passant, quelques propriétés de cette idée, en tant qu'elles peuvent se rapporter à mon sujet.

L.° Une idée religieuse a la propriété de porter tout de suite l'être ou la masse à laquelle on la communique au point où en étoit la partie la plus élevée en intelligence, de la masse qui a produit cette idée; car ce ne sont pas les hommes d'esprit, libres d'une vieille société, qui rejettent une idée nouvelle, mais bien les hommes d'esprit employés dans l'organisation de cette vieille société, ou qui ont déjà émis quelques systêmes opposés.

XLI. Or, nous avons vu dans l'étude du livre des institutions, que telle idée religieuse n'a pu développer que le système d'esclavage, et préparer les voies à l'idée religieuse qui a détruit ce système, pour le remplacer par le système mercantille; tandis que cette dernière idée qui est celle de Moïse et celle de toute l'Europe actuelle, quoique cela ne soit pas vrai en apparence, n'a pu que préparer les voies à la doctrine du Christ qui détruira la loi de Moïse, pour remplacer le système mercantille ou de la concurrence par le système pontifical, qui est celui de l'éternelle stabilité et de l'éternelle conservation. Car tous ces systêmes ne sont que des formes de la puissance exécutive; et nous avons prouvé que les formes de la puissance exécutive étoient déterminées par l'idée religieuse, ou plutôt d'une manière générale, que la forme étoit le résultat d'une pensée antérieure, ou d'une autre manière non moins générale, qu'il faut distinguer la théorie de la pratique ou de l'exécution; et d'une manière religieuse, qu'il faut admettre la Trinité composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit procédant du Père et du Fils; car tout ceci, ce n'est que différentes manières d'exprimer la

même vérité, comme nous l'avons encore fait voir dans d'autres études.

LII.e L'idée religieuse de Moïse, qui a produit l'exaltation de la forme mercantille, a donc préparé les yeux des hommes à voir l'idée religieuse qui doit lui succéder; c'est donc au sein du culte judaïque que naîtra cette nouvelle idée, et les peuples qui l'adopteront en principe seront cependant soumis long-temps encore aux lois de Moïse, bien qu'ils se soient parés du nom de chrétiens. Car la loi de Moïse est la loi écrite, et celle du Christ ne sauroit l'être; elle doit être sentie tout à-la-fois par le cœur et par l'esprit, et la pensée peut seule la concevoir.

LIII.e On a la certitude matérielle du caractère d'une idée religieuse dominante, si l'on fait attention aux doctrines critiques qui se sont produites pendant sa virilité et sa vieillesse, et sur-tout en considérant la dernière doctrine critique qui est toujours la plus exaltée.

LIV.e C'est pendant l'exaltation de ces doc-

trines critiques que croît et se développe la nouvelle doctrine religieuse ; en sorte que la jeunesse de cette nouvelle doctrine est environnée de toutes sortes d'impiétés et d'hérésies, dont elle ne triomphera que parce qu'elle est plus forte que l'erreur, qui ne sauroit ni l'atteindre, ni la corrompre. Ainsi l'honnête homme fournit, au milieu des vices du monde, une carrière irréprochable.

LV.[e] Là où les doctrines les plus exaltées se manifesteront, là aussi, par conséquent, se manifesteront les plus grands caractères de vieillesse. Le peuple qui présentera ces signes aura été le premier élevé ; il aura, par conséquent, excité long-temps la jalousie de ses voisins ; mais heureux ceux qui ne l'auront point imité ! car il sera aussi le premier abaissé, et ceux qui l'auront imité le seront avec lui. La doctrine du Christ élève seule toutes les nations pour ne les jamais abaisser, et c'est sur cette sublime doctrine que va s'organiser l'Europe, et bientôt le monde ; car l'Europe a reçu mission pour porter l'évangile dans toute la masse humaine : mais il falloit auparavant que le système mercantille mît toutes les fractions de cette masse en communication. C'est

ainsi que se feront les derniers envahissemens, et la politique sera la première science qui viendra ployer le genou devant la doctrine du Christ ; les autres sciences viendront ensuite suivant le rang de leur noblesse.

APERÇU

DE LA

THÉORIE DES FORMES SOCIALES,

OU

ÉTUDE DU LIVRE DES INSTITUTIONS.

APERÇU

DE LA

THÉORIE DES FORMES SOCIALES,

EXTRAIT de la Théorie générale des Formes.

De la loi d'Amour et de la loi de Crainte.

LA loi d'amour est la loi de conservation; la loi de crainte est la loi de progression.

Toute créature éprouve de l'amour pour toutes les autres créatures qui doivent satisfaire ses appétits.

Les appétits sont les besoins que l'individu doit satisfaire pour se conserver.

Puisque l'objet des appétits est la conservation, le comble de la perfection d'un être est de ne satisfaire ses appétits que dans les limites de la conservation.

Les appétits sont impérieux ou nobles.

Ils sont impérieux lorsqu'on est obligé de les satisfaire ou de mourir, telle la faim.

Ils sont nobles lorsqu'ils prennent un caractère d'avenir, telle la conservation de l'espèce.

Plus donc un appétit prend un caractère d'avenir, plus il est noble.

Le plus noble des appétits de la brute est le besoin de conserver son espèce, et nul ne voit sans attendrissement l'effroyable tigresse allaiter ses petits.

La loi de crainte existe dans la brute et dans l'homme : elle résulte de la sensation d'une puissance supérieure qui force l'être à marcher vers son ennoblissement.

La loi de crainte vient directement de Dieu; son existence dans la création est la première manifestation de la puissance divine.

La loi d'amour vient de la création, et de Dieu aussi, puisque Dieu a créé toutes choses; mais la création subsistant d'elle-même par une volonté expresse de Dieu, on pourroit séparer l'idée de la créature de l'idée de Dieu, si la loi de crainte ne rappelait pas sans cesse à l'idée de Dieu.

La loi d'amour sera éternelle, mais la loi de crainte finira par s'effacer du milieu de la création. Car la loi de crainte résulte de la sensation d'une puissance avec laquelle on n'est point en communication : or, la doctrine du

Christ a racheté l'homme de la crainte, puisqu'elle lui a donné la marche pour faire toujours la volonté de Dieu. Le tout-puissant n'inspirera donc plus un jour la crainte à la création, car les hommes feront tout par amour de Dieu.

L'être qui n'est pas mis en mouvement par le seul amour de Dieu, obéira à la loi de crainte pendant toute la durée de son existence.

L'être qui agit toujours par amour de Dieu, est le plus noble et le plus fort de tous les êtres; car il s'attache à connoître la volonté de Dieu avant d'agir. Cet être restera donc seul sur la terre un jour, et, d'ici à ce temps, la science lui apprendra comment il soutiendra son existence, lorsque tous les êtres frappés par la loi de la crainte, auront disparu.

La loi de crainte ne peut être effacée que par la connoissance des caractères certains, pour distinguer l'erreur de la vérité, et par celle de la marche qu'il faut suivre pour la découvrir: voilà ce que donne la doctrine du Christ.

Celui qui a présenté le premier cette doctrine, a été le premier symbole de la dernière révolution qui doit se faire dans la création. La vie du Christ doit donc nous révéler tout

source inépuisable. Aussi la loi d'amour ne doit-elle être parfaite que lorsque l'homme sera toujours occupé à recevoir ce que Dieu veut lui donner. *Car quel est l'homme qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain?*

Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent?

Si donc nous savons donner de bonnes choses à nos enfans, combien plus notre père, qui est dans le ciel, donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent? Saint-Mathieu, chap. VII.

Ainsi, la loi d'amour de la créature deviendra la loi d'amour de Dieu, à la fin des temps. Et la créature s'aimera dans Dieu. Et la paix régnera entre les créatures; car les créatures se pénétreront au premier abord, puisque toutes seront éclairées par la même loi. La science ne sera plus le champ de la dispute, et les saints chanteront mutuellement leurs louanges; car tous seront occupés à cultiver la vigne du Seigneur, et ils s'aimeront de l'amour le plus tendre et le plus vif. Ainsi s'ennoblira sans cesse la loi d'amour.

De la loi de Crainte en particulier.

De ce que toutes les créatures ne se pénètrent point, il en résulte la loi de crainte d'une créature par rapport à l'autre. Et de ce que toutes les créatures n'ont point une organisation également noble, il en résulte la loi d'obéissance ou de commandement entre les créatures.

Le commandement se modifie, suivant les rapports des créatures entr'elles. Si une créature inférieure peut pénétrer tous les motifs des actions d'une créature supérieure, elle est presque son égale : tels sont les rapports de la femme avec l'homme. Et le commandement de l'homme est doux et rempli d'amour, et l'obéissance de la femme est douce et remplie d'amour. Le commandement et l'obéissance prennent un caractère plus sévère, lorsque les êtres sont plus éloignés les uns des autres, tels le commandement et l'obéissance dans le père et les enfans. Enfin, il devient encore plus impérieux, plus despotique dans les rapports de l'homme avec les autres espèces inférieures qui composent la création.

La loi de crainte est aussi très-sévère, en

tant qu'elle détermine les rapports de l'homme avec Dieu, lorsque l'homme n'est point encore arrivé à la vraie idée religieuse, c'est-à-dire, lorsqu'il ne pénétre pas encore la volonté de Dieu pour s'y soumettre.

C'est ainsi que l'église est l'épouse de Dieu sur la terre; car elle obéit à la loi de Dieu par une obéissance mêlée d'amour. Les autres hommes qui ne reconnoissent point la loi de Dieu, sont traités sévèrement par l'église. Et lorsque Dieu n'avoit point d'épouse sur la terre pour transmettre sa volonté à ses enfans, il l'écrivoit en caractères terribles. Voilà la loi de crainte qui se présente toujours plus effrayante, à mesure que l'on remonte à l'origine de la création. Il n'y aura plus de sacrifices humains, il n'y aura plus de déluge, il n'y aura plus de colère divine pour ceux qui mettront toute leur foi en Jésus-Christ, qui a effacé la loi de crainte, sans effacer la loi d'obéissance par amour.

De la loi de Commandement ou d'Obéissance.

Un être peut être supérieur à un autre, sans cesser d'être en relation intime avec l'être inférieur : tels seroient les rapports parfaits de

l'homme avec la femme. Mais alors la supériorité de l'homme sur la femme proviendroit dans l'homme, du génie qui découvre, tandis que la femme n'a que la propriété de concevoir.

Les rapports du génie qui découvre avec l'intelligence qui conçoit rapidement, sont des rapports d'amour parfait dans le monde physique et dans le monde intellectuel.

La relation intime entre deux êtres provient d'une organisation parfaitement semblable, mais cependant différente en ce point que l'une, celle de l'homme, par exemple, est générante et concevante tout à-la-fois, concevante par rapport à Dieu, générante par rapport à la femme, tandis que l'autre, celle de la femme, n'est que concevante par rapport à l'homme.

Si l'organisation de deux êtres, l'un concevant, l'autre générant, n'est pas parfaitement semblable, les rapports d'amour sont moins intimes : ils cesseroient tout-à-fait entre des êtres entièrement différens.

Les rapports d'amour entre Dieu et l'homme ne peuvent jamais cesser; car l'homme a été fait à l'image de Dieu.

L'homme de génie n'est qu'un être concevant par rapport à Dieu.

De-là, l'adultère ne doit point être toléré entre de vrais Chrétiens. Car comment l'église, qui est l'épouse de Dieu, pourroit-elle abandonner son époux sans crime? Et comment l'épouse du Chrétien pourroit-elle abandonner son époux, qui obéit à Dieu?

De-là encore, l'obéissance des enfans au père. Car l'enfant qui vient d'entrer dans le monde, reçoit de sa mère un lait abondant qu'elle a besoin de lui donner, et de son père l'amour de Dieu et l'obéissance à ses volontés qu'il a besoin de lui transmettre.

De-là, cette autre loi que l'époux et l'épouse quitteront leur père et leur mère pour vivre ensemble. Car il faut que Dieu soit aimé et adoré par-tout; et cela ne peut se faire que par des essaims de la première famille humaine.

De-là, cette autre loi que le sang de celui qui a tué un homme, retombe sur celui qui a fait ce crime. Puisque l'homme est fait à l'image de Dieu, et qu'il n'obéit qu'à ses lois, pourquoi donc un homme inspireroit-il la crainte à un autre homme? La loi de crainte ne sauroit exister que dans les rapports de Dieu à l'homme qui n'est pas Chrétien.

De-là, l'homme Chrétien n'a pas le droit de maltraiter sa femme ; car il doit traiter sa femme comme Dieu le traite lui-même, puisque sa femme est en rapport intime et parfait avec lui, comme il l'est lui-même avec Dieu.

De-là, celui qui répudie sa femme pour adultère, ne doit pas épouser une autre femme répudiée pour adultère ; car il ne cesseroit pas d'être dans des rapports criminels.

De-là, l'adultère est le plus grand crime qu'une femme puisse commettre par rapport à un vrai Chrétien. Et la femme adultère de l'Evangile n'est point excusée de son crime ; mais elle est excusée, parce que ce sont des gens plus pécheurs qu'elle qui veulent la condamner.

De-là, les lois de la propriété ; car tout ce que l'homme produit, est aussi bien lui que sa propre personne.

De-là, les lois de l'héritage ; car ce que l'homme a conquis sur la création, appartient à l'homme ; et puisque le père a transmis sa foi à ses enfans, parce qu'il pouvoit communiquer ce bien, sans le perdre pour lui-même, et qu'en le communiquant, il obéissoit à la loi d'amour ; il doit aussi transmettre le résultat de sa puissance à ses enfans, lorsqu'il quitte ce monde,

afin d'obéir à la même loi d'amour. Mais la loi de propriété et d'héritage provient des différences entre les hommes, lesquelles sont à leur tour produites par le mélange de la loi de crainte et de la loi d'amour. Si tous les hommes croyoient en Jésus-Christ, la loi de propriété et la loi d'héritage seroient sans motif et sans but, bien que nul ne les doive respecter davantage que le vrai Chrétien à l'époque où elles sont nécessaires.

Conclusion.

Puisque la loi de crainte résulte de l'impuissance où est un être inférieur de pénétrer un être supérieur, et que la loi d'amour résulte, au contraire, d'une pénétration intime et parfaite, mais pas nécessairement entière, toutes les formes sociales, c'est-à-dire, toutes les lois sur la famille, sur le mariage, sur la propriété, etc., se trouveront dans la progression et dans la destruction successives de la loi d'amour et de la loi de crainte. Il n'y a donc qu'à faire l'étude de la faculté progressive dans l'homme. Voici les bases de cette étude.

Bases de l'étude de la Faculté progressive dans l'homme.

Trois opérations seulement se manifestent dans l'homme :

1.° Découvrir ;

2.° Inventer ;

3.° Multiplier.

On découvre, en mettant sans cesse devant ses yeux la totalité de ses connoissances, et en les comparant avec l'Univers.

On invente, en se proposant un but quelconque, et en combinant toutes ses connoissances, pour arriver à ce but.

On multiplie, en prenant la règle donnée par l'inventeur pour reproduire la découverte, et en répétant cette règle autant de fois que la force dont on dispose le permet.

La découverte suppose l'invention, puisque le contrôle de toute vérité, c'est de la reproduire ou de la prédire ; mais le génie qui découvre, mettant l'invention au second rang, s'occupe peu de la perfection de la forme qui doit servir à reproduire.

La découverte suppose aussi l'exécution ou la multiplication ; car comment interroger la

nature, sans se livrer plus ou moins à un certain nombre d'opérations purement exécutives?

Ainsi, le génie qui découvre donne l'image d'un être complet, dans lequel la faculté la plus noble est cependant la plus exaltée. Car nous ferons voir, par la suite, combien l'opération de la découverte suppose de fonctions dans l'esprit qui lui sont particulières.

L'invention ne suppose point et n'exige point l'esprit de découverte. Une loi est connue nouvellement; c'est une nouvelle puissance conquise sur les choses par l'être qui a découvert cette nouvelle loi : mais le procédé, pour reproduire cette loi, est long, parce que l'auteur de la découverte ne s'est occupé que de la constater. L'inventeur réunit donc toutes ses connoissances, c'est-à-dire, toutes les puissances qu'il a à sa disposition, pour abréger le travail que l'opération exige; il ne fait que combiner des élémens connus, pour arriver à un certain but, comme un joueur d'échecs, tandis que le génie qui découvre, ne fait que chercher des différences entre ce qu'il connoît, et le reste du monde.

Aussi, les inventeurs sont-ils presque tous enclins au matérialisme, tandis que les hommes

de génie reviennent tous à l'idée de Dieu, ou même ne s'en sont jamais écartés?

On voit, par ce qui vient d'être dit, que l'opération par laquelle l'homme invente, est mêlée d'un certain nombre d'opérations purement exécutives, nécessaires pour réaliser les combinaisons : il y en entre même beaucoup plus que dans l'opération de la découverte.

La multiplication n'a besoin ni de découvrir, en cherchant des différences, ni de combiner, en réunissant des lois connues, pour arriver à un but déterminé; elle ne fait qu'exécuter une recette qui lui est donnée.

Le rang de noblesse, dans l'espèce humaine, est donc,

1.° Le génie qui découvre;

2.° L'esprit de combinaison qui invente ou perfectionne le procédé, pour arriver à un résultat, puisqu'il lie et met en communication le génie et l'exécution;

3.° Le goût de l'exécution qui n'est que de la force brute dont l'emploi est déterminé par les deux classes précédentes.

Ces trois distinctions sont particulières au phénomène homme.

Il y en a une quatrième, par laquelle l'homme ne se distingue point du tout de la

race animale; c'est cette époque à laquelle il ne se conserve qu'en obéissant instinctivement à ses appétits.

Voilà donc quatre distinctions dans l'homme.

Quand les facultés instinctives de l'homme dominent, on a le système de famille qui se prolonge assez long-temps, à cause du grand nombre de relations avec le monde extérieur dont l'homme est susceptible.

Quand la faculté exécutive l'emporte de beaucoup sur la faculté pensante, progressive ou inventive, on a le système d'esclavage, dans lequel les maîtres, peu nombreux d'abord, sont représentés par les inventeurs et les progresseurs qui, à cette époque, sont encore confondus.

Quand la faculté inventive prend le dessus, on a le système mercantille qui est celui de la multiplication exaltée. C'est pendant cette époque que la classe progressive se sépare nettement de la classe inventive.

Quand la faculté progressive domine, on a le système pontifical exalté, dans lequel tout se fait par le seul amour de Dieu. C'est ici l'esprit mis en mouvement par la joie que donne la contemplation de la vérité.

Les hommes qui sont sous la loi d'instinct,

ne voulant exister que par les productions spontanées de la terre, vivent en familles.

Les exécuteurs, ne voulant que vivre, sont esclaves.

Les inventeurs, ne voulant que se surpasser les uns les autres, établissent le système de la concurrence.

Les progresseurs, ne voulant qu'obéir à la volonté de Dieu, s'étudient à la connoître, et ordonnent que l'on s'y conforme.

La paix n'est donc que dans le système social où les progresseurs commandent, puisque toute paix consiste à obéir à la volonté de Dieu.

FIN.



